

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

SOMMAIRE :

	Page
ROBERT ARON.....	Un Souvenir de Noël..... 1
Dr. CH. FUNCK-HELLET	La Bible et la Metrologie ancienne.. 4
RAYMOND MILLET...	Poèmes 19

DEUX DIVERTISSEMENTS DE NOEL

CARLOS D'AGUILA...	La trahison de Taïaut..... 30
LISETTE ENOKIAN....	Vieux clichés pour une pantomime.. 37
—	
J. ERNEST-CHARLES..	La démocratisation de l'Université... 55

BIBLIOGRAPHIE ARABE

G. C. ANAWATI.....	La Sagesse Eternelle de Miskawayh.. 59
--------------------	--

LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN-CLAUDE IBERT..	Aspects de la nouvelle poésie française 82
PIERRE EMMANUEL...	Un Anniversaire..... 86
RAOUF KAMEL.....	La Valse des Toréadors..... 90

LES ARTS — LA MUSIQUE

J.-J. BERNARD.....	Gaston Baty..... 98
--------------------	---------------------

rdc



**C'est le
moment**

de

passer

aux

fluidités

D'HIVER

SHELL

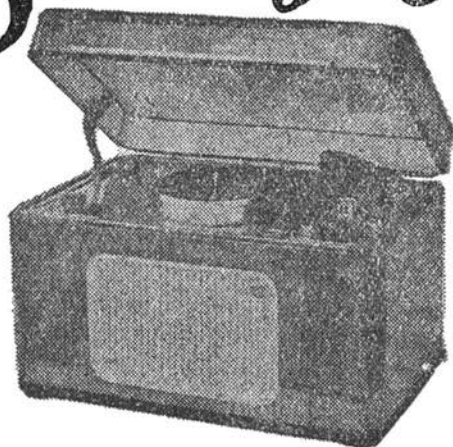
X-100

MOTOR OIL

LES TABLEAUX DE GRAISSAGE AUX STATIONS DE LA SHELL
VOUS INDIQUENT LA FLUIDITE CONVENABLE POUR L'HIVER

ENREGISTREMENT MAGNETIQUE SUR FIL
JOINT L'UTILE A L'AGREABLE
APPAREIL IDEAL POUR DICTER VOTRE COURRIER
ET POUR VOS SOIREES DANSANTES

LE *Sonofil*



R.C. 3518

Une fabrication
de la DIVISION "ELECTRONIQUE"
des ATELIERS DE CONSTRUCTIONS
ELECTRIQUES DE CHARLEROI
SOCIÉTÉ ANONYME



TEL 59816

40, Rue Falaki - Le Caire

BANQUE MISR

S. A. E.

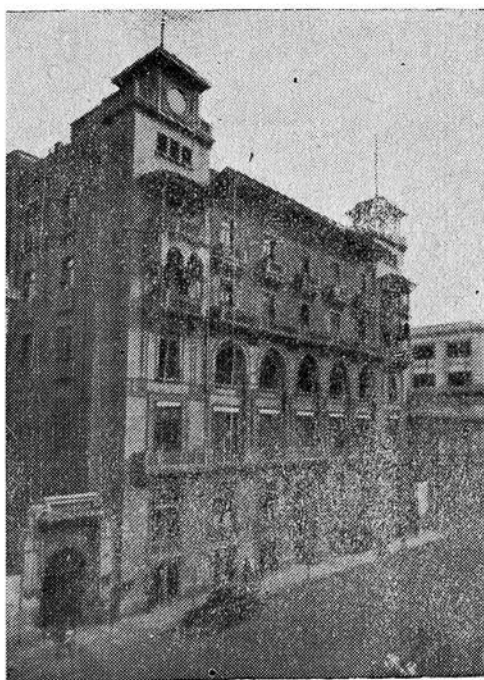
Fondée en 1920

R. C. Caire N° 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex-Emad El-Dine)

Téléphone No. 78295 et 78090



**LA BANQUE MET EN LOCATION, A DES PRIX
TRES AVANTAGEUX, DES COFFRES DE TOUTES
DIMENSIONS POUR LA GARDE D'OBJETS DE
VALEUR, AU SIEGE CENTRAL DU CAIRE ET A LA
SUCCURSALE D'ALEXANDRIE.**

CREDIT D'ORIENT

SOCIETE ANONYME EGYPTIENNE

13, Rue Kasr El Nil, LE CAIRE

Téléph. : 59361 - 45429

R.C.C. 3827

AFFILIE AU GROUPE

de la

BANQUE NATIONALE

POUR LE

COMMERCE et L'INDUSTRIE

16 Boulevard des Italiens - Paris

**assure la liaison de l'économie égyptienne
avec un ensemble de réseaux comprenant**

- 915 Agences en France

- 130 Agences à l'Étranger

LIVRETS D'ÉPARGNE

**TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
ET DE BOURSE - LETTRES DE CRÉDIT**

MESSAGERIES MARITIMES

SERVICES DE PAQUEBOTS
ET NAVIRES DE CHARGE



GRANDE-BRETAGNE — BELGQUE — PAYS-BAS
ALLEMAGNE — PORTUGAL — MAROC — ALGERIL
TUNISIE — ITALIE — GRECE — ROUMANIE
TURQUIE — EGYPTTE — LIBAN — SYRIE — ARABIE
COTE des SOMALIS — CEYLAN — INDE — PAKISTAN
MALAISIE — INDOCHINE — PHILIPPINES — CHINE
JAPON — COREE — ASIE RUSSE — COTE ORIEN-
TALE D'AFRIQUE — MADAGASCAR — LA REUNION
MAURICE — AFRIQUE DU SUD — AUSTRALIE
ANTILLES — AMERIQUE CENTRALE — ETABLISSE-
MENTS FRANCAIS DE L'OCEANIE — NOUVELLES-
HEBRIDES — NOUVELLE-CALEDONIE



REPRESENTATION EN EGYPTTE

BRANCHE PASSAGES

Khedivial Mail Line, S. A. E.

Alexandrie Tél. 20824 - 21257 — Le Caire Tél. 59507 - 46322



BRANCHE MARCHANDISES

Société Misr de Navigation Maritime, S.A.E.

Alexandrie Tél. 21547 — Le Caire Tél. 78295



ZONE DU CANAL DE SUEZ

Port-Said Tél. 8671 à 8676 — Suez Tél. Port-Tewflck 36



**"Je vous cite un fait précis!
800.000 passagers ont utilisé
AIR FRANCE**

C'est la meilleure preuve qu'Air France réserve à ses passagers des conditions de voyage qui sont appréciées dans le monde entier. L'accueil, le confort et le service Air France sont d'une perfection devenue légendaire. Aussi bien pour vos affaires que pour vos déplacements privés, Air France vous offre des possibilités immenses en vous conduisant en quelques heures dans 155 centres répartis dans 70 pays du monde. Profitez de ces facilités. Vous y trouverez aussi votre intérêt.

*AIR FRANCE ABOLIT LES SERVITUDES
DU TEMPS ET DE L'ESPACE.*



AIR FRANCE



LE CAIRE : Midan Soliman Pacha - Tél. 25013-14-15

ALEXANDRIE : 3, Rue Fouad - Tél. 23929

ET TOUTE AGENCE DE VOYAGE RECONNUE

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
Vol. XXX No. 155

DECEMBRE
1952

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

Un Souvenir de Noël

Je voudrais raconter ici comment André Gide vieillissant découvrit la beauté d'une de ces œuvres, souvent si méconnues, de Pierre Corneille, que l'auteur du *Cid* écrivit, une fois passée sa période de maturité, presque au seuil de la vieillesse.

C'était en 1943, dans l'Afrique du Nord rentrée en guerre depuis un an au côté des Anglo-Saxons. Tandis que la métropole restait soumise au joug nazi, un petit nombre d'écrivains, évadés en Algérie, éprouvèrent le besoin de témoigner, eux aussi, de la permanence française aux yeux des nations restées libres. Ils fondèrent une revue, *l'Arche*, qui devait paraître sous le patronage d'André Gide, résidant alors au Maroc, et dont le premier numéro devait être publié en Février 1944.

A la Noël 1943, disposant de quelque congé, je fus chargé par le reste de la rédaction, d'apporter à André Gide les textes que nous avions retenus pour figurer au sommaire. Un avion me mène à Rabat, d'où je prends un car pour Fez. Et, à l'arrivée du car, drapé dans un manteau beige, coiffé d'un béret, l'air étonnamment jeune, André Gide m'attendait... comme la colombe de l'arche.

Je passai deux jours chez lui, deux jours d'une qualité rare par l'intimité intellectuelle qu'il me fut

donné d'éprouver avec un si grand esprit. Dès le premier soir, ardemment, il me questionna pour connaître le sommaire de la revue, à laquelle il destinait un texte liminaire. Je citai tout ce que, tant bien que mal, nous avions pu réunir en cette retraite d'Afrique, si loin de Paris et de ses milieux littéraires. Je citai Jacques Maritain, Saint-Exupéry, Kessel, Henri Bosco, Bertrand de la Salle, Jean Richard Bloch... Et pour finir ce palmarès, qu'André Gide admira, en connaisseur des difficultés qu'il nous avait fallu surmonter, je citai aussi Pierre Corneille.

On devine qu'à ce nom, l'intérêt de Gide se nuança d'une ironie un peu inquiète. Afin de le rassurer, je lui lançai à brûle-pourpoint : « Avez-vous lu *Sertorius* ? » — « Non », me répondit-il. — Trop heureux d'avoir à présenter une telle œuvre devant un tel auditeur, me voici faisant à Gide l'éloge des œuvres de Corneille qui ont suivi ses chefs-d'œuvre et que souvent on méconnaît. Sans doute n'ont-elles la perfection ni d'*Horace*, ni de *Polyeucte*. Mais, malgré de grands défauts, elles témoignent parfois d'une qualité psychologique très raffinée et très complexe. A la foi directe et sûre d'elle de *Polyeucte* ne peut-on pas préférer celle plus menacée, plus inquiète de Théodore, vierge et martyre ? Au patriotisme indiscutable et sûr de lui de la Rome antique, tel qu'il dicte le devoir du vieil Horace, est-il impie de comparer le patriotisme plus discuté, plus divisé, de l'époque des guerres civiles, dont témoigne *Sertorius* ?

Nous étions précisément en un temps où les Français se divisaient dans des camps très différents : nous étions sur une terre de « dissidence » où certains se demandaient s'ils avaient eu raison, ou non, d'abandonner la métropole. A ces scrupules, à ces doutes, Corneille répondait dans *Sertorius* : Dans cette admi-

rable scène 1 du 3ème acte, qui est un des plus beaux moments de la tragédie française, il nous montrait Sertorius, général dissident, comme alors était de Gaulle, justifiant son parti d'avoir choisi de combattre pour les libertés romaines en territoire étranger :

« *Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ses proscriptions comblent de funérailles :
Ces murs dont le destin fut autrefois si beau
N'en sont que la prison ou plutôt le tombeau ;
Mais pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce ;
Et comme autour de moi j'ai tous ces vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis* ».

A entendre ces vers splendides, Gide eut le grand désir de connaître la pièce entière. Il passa la nuit à la lire. Et le lendemain matin : « Vous aviez raison, dit-il, c'est une œuvre bouleversante. Et quel langage ! »

Et pendant un long moment, qui me sembla fort bref, Gide, avec son intelligence aiguë de la langue française, avec son art infini de lecteur, me relut des scènes entières de *Sertorius* dont il notait au passage les beautés et les singularités.

De cette heure inoubliable, il reste quelques traces dans son « Journal », à la date du 25 Décembre 1943 : « Je lis ce matin dans *Sertorius*... » Suivent quelques particularités de langue dont, avec son génie littéraire, il signale et apprécie les étonnantes beautés.

Il me reste aussi le souvenir d'un Noël passé dans l'intimité de deux grands écrivains français.

Mais au fait, vous qui lisez ces lignes, connaissez-vous *Sertorius* ?

ROBERT ARON

LA BIBLE

ET LA

MÉTROLOGIE ANCIENNE

Mètre, coudée. θ et π

Notre essai de métrologie de l'Égypte ancienne (*Revue du Caire*; févr.-mars 1952) a eu les honneurs d'une réfutation serrée de Mr. Lauer, architecte des Antiquités égyptiennes. Nous remercions Monsieur le Directeur de la « *Revue du Caire* » de nous permettre de répondre, en somme de nous justifier, notre texte ayant été mûrement pesé.

Passons rapidement sur les critiques de détails qui ne participent en rien à la recherche de la mesure appelée « coudée royale égyptienne », notre principal objectif.

N.D.L.R. — On se souvient de l'article du Dr. Funk-Hellet sur « **La Coudée Royale Égyptienne** » et de la réponse faite par M. Lauer. Dans ce nouvel article le Dr. Funk-Hellet nous entretient de Métrologie ancienne en général et c'est ce qui lui donne son intérêt. Il ne faudrait donc pas le considérer comme une réponse aux remarques de Mr. Lauer, et c'est surtout pour son intérêt général que nous le publions.

Nous regrettons que l'absence de la lettre grecque **fi** nous ait obligé d'utiliser le signe θ . D'autre part, le signe de la racine a été remplacé par un ν .

Le Pied égyptien serait inexistant dans les textes anciens. Nos références : Larousse écrit : Pied égyptien = 0m,26. La revue « La Nature » (Déc. 1949 ; numéro spécial de métrologie placé sous les plus hauts parainages : Pied égyptien 0m,262 = demi coudée). Lepsius donne le signe hiéroglyphique du pied de la petite coudée.

La taille de 1m,645 (et non 1m,64494 ! qui est le périmètre d'un cercle dont le diamètre égalé une coudée) ne serait pas celle des Egyptiens anciens : Elysée Reclus écrit : les coptes et fellahin, courts et trapus, ont de 1m,60 à 1m,62. La taille des momies de la XVIIIème Dyn. (Elliot Smith) oscille entre 1m,561 et 1m,65. Il est vrai, certains Ramses (XIXème Dyn.) dépassent 1m,70. Nos prémisses n'étaient donc pas très inexactes, ni fort discutables.

L'importance du nombre 13707 n'étonne pas ceux qui ont lu notre livre « De la Proportion ». Le demi carré de $5236 = 13707$. Voici 4 valeurs métriques de ce nombre, successivement décuplé. La longueur 0m,13707 est l'arc de 30° d'un cercle au diamètre égal à une coudée. 1m,3707 est l'arc de 30° du bord externe de la « Mer de fonte » (v. ci-après). 13m,707 est le demi côté d'un double carré qui suit celui du sol de la Chambre du Roi, si on continue sur le même mode les tracés de la figure A (p. 195 de la Revue) aussi figure 133 de notre livre). Ces 13m,707 permettent de situer l'entrée de la Grande Pyramide par voie géométrique. 137m,07 seront la diagonale d'un double carré, si on continue l'agrandissement de la figure A. Ce n'était pas une gageure de penser aux 137m,18 de la hauteur actuelle de la Grande Pyramide. Ceci avec d'autant plus d'assurance que les tracés, ci-dessus mentionnés, ont donné par une diagonale, à 0m,10 près, le demi côté de la base EST de la Pyramide en rappelant que

la différence entre les quatre demi bases réelles est de 0m,20. Notre tracé semble singulièrement « poussé ».

Quelle preuve peut-on donner que l'angle de pente (14/11) serait « en réalité le triangle fondamental de la Pyramide », quand ce rapport ne concorde nullement avec le problème des prêtres égyptiens du temps d'Hérodote, problème qui aboutit à $V\bar{O}$, bien avant l'exégèse ancienne et moderne du nombre d'Or \bar{O} . La coudée royale égyptienne née vers l'époque de la construction des Pyramides était-elle étalonnée rigoureusement ? Des milliers de carriers, guidés par des centaines de maîtres d'œuvre s'en servaient. En l'absence d'un étalon de longueur invariable, il était à craindre que la pente des parements dût subir des variations indésirables. L'équerre à 36-54°, établie sur des données absolues (division ancestrale du cercle en 360°) permet de tracer les pentes $V\bar{O}$ du millier de pierres de parement et d'angle avec une précision infaillible, sans calculs ou mensurations sujets à erreurs (page 76 de notre livre).

Les rapports « peu poussés » qui prouvent tout (Goby) ne sont précisément pas les nôtres poussés parfois au 10 000ème.

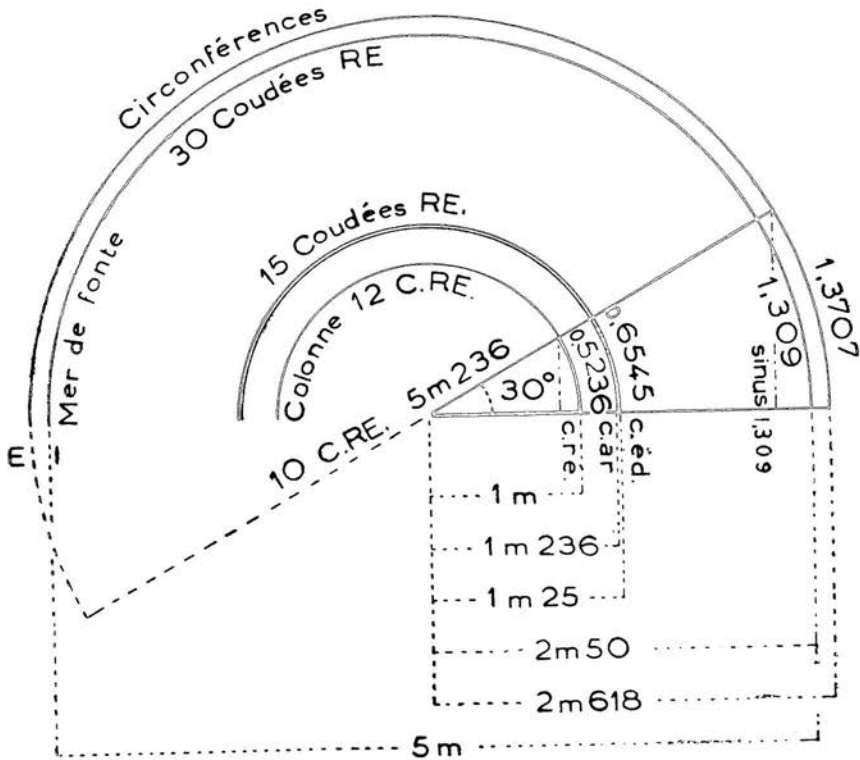
L'article qui suit, sous condition d'en pénétrer l'essence, contient, en principe la réponse aux objections majeures de Mr. Lauer : La relation réciproque et nécessaire entre coudée et mètre. Nos premiers essais purement géométriques sur la métrologie sont complétés à l'aide de texte authentiques.

*
* *

Les inscriptions cunéiformes, sur tablettes d'argile parfois incomplètes, ne renseignent guère sur les

origines des premiers calculs et sur l'adoption des 360 degrés du cercle, sur les raisons mathématiques des coudées qui furent les unités de mesure anciennes.

Cette insuffisance de renseignements fait que l'arithmétique des anciens est jugée très primitive et



l'on répand des incorrections mathématiques sur leur savoir. Ainsi lit-on que les Babyloniens et les Hébreux admettaient que la longueur de la circonférence vaut trois fois la longueur de son diamètre (M. Boll. Ab. Rey, historien des mathématiques orientales, Palais de la Découverte). On a nié la connaissance des anciens d'une longueur valant un mètre sous prétexte que les textes n'en parlent pas. ... et pourtant il est

sous-entendu dans la Bible. Un grand maître des sciences géographiques nous écrit de ne pas prendre à la lettre les cotes de la Bible et que lorsqu'on lit 12 coudées, il pourrait s'agir aussi bien de 11 coudées $\frac{3}{4}$ que de 12 coudées $\frac{1}{4}$... et pourtant nous verrons combien les textes de la Bible sont exactitude mathématique. Alors que Mr. Lauer estime la coudée royale égyptienne comme située entre 523,5 et 524 mm, il nous reproche la trop grande précision qu'avec 0m,5236 nous prêtons à cette coudée. Nous différons de + 0,0001 et de — 0,0004. Notre mètre étalonné n'a-t-il pas été trouvé trop petit de 0m,0002 après un demi siècle d'existence ?

Il a fallu que les Hébreux fussent chassés d'Egypte pour que les successeurs spirituels de Moïse aient cru pouvoir dévoiler certains principes de métrologie égyptienne que nous allons déchiffrer. Nous nous gardons bien d'affirmer que ce sont là les connaissances mathématiques des anciens pour éviter les faciles objections d'autorité. Mais nous dirons que « tout se passe comme si... » ... comme si un ancêtre, en premier lieu chaldéen, puis égyptien — les collèges sacrés communiquaient entre eux —, ancêtre arithmomane certes, mais également savant, ait fait les calculs que nous proposons, les ait montés en un système cohérent de métrologie, facile à retenir et à transmettre oralement, sans l'aide de documents écrits.

Voyons d'abord ce que des savants qualifiés écrivent sur ces temps lointains : Les Chaldéens avaient des tables préfabriquées, concernant les additions et soustractions, les multiplications et divisions, les carrés et cubes des nombres, comme aussi les racines carrées et cubiques... Les Babyloniens calculaient par entiers, se réservant de désigner l'unité de grandeur à la fin des opérations — comme font de nos jours

ceux qui manient la règle à calcul. Les Chaldéens calculaient par « quines » et « sixains », dont découlaient les dizaines et douzaines (Perrot et Chipiez, Taton, etc.).

Nous basant sur ces prémisses certaines, nous admettons comme naturel que les premiers calculateurs, se servant des cinq doigts de la main, ont formé le sixain avec $1 + 5 = 6$. Simple addition qui a pu inciter un homme fasciné par le mystère des nombres, à continuer l'addition sur le même mode. Il aura créé ainsi une « série additive ». La première rangée de nombres établie, il aura songé à continuer ce « principe additif » en doublant les nombres de la rangée, puis en doublant ceux de la seconde rangée etc., amenant ainsi une série de colonnes de nombres. Ces sommations successives étaient à la portée du plus primaire des calculateurs.

Appelons, pour la commodité, la série obtenue par $1 + 5$ la « série P » (de $\pi\epsilon\nu\tau\epsilon = 5$). L'ensemble forme un tableau (Tableau A), dont nous désignons les colonnes par des chiffres romains, les rangées par leur nombre initial.

TABLEAU A

I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII	XIII	XIV	XV	XVI
1	5	6	11	17	28	45	73	118	191	309	500	809	1309	2118	3427
2	10	12	22	34	56	90	146	236	382	618	1000	1618	2618	4236	6854
4	20	24	44	68	112	180	292	472	764	1236	2000	3236	5236	8472	13708
8	40	48	88	136	224	360	584	944	1528	2472	4000	6472	10472	16944	27416

On est en présence d'une table de multiplication partielle. On sait (P.-H. Michel) que celle dite de Pythagore est antérieure à ce mathématicien. La table

ci-dessus contient, sous certaines conditions, les carrés et cubes des nombres ...Nous avons encadré certains nombres, en voici l'explication.

1°) — Les six premiers nombres 1, 5, 6, 11, 17, 28 sont les nombres de la coudée royale égyptienne (coudée RE). Cette coudée a 28 doigts, soit $11 + 17$. Sur les coudées en bois, une ligne transversale spéciale (parmi d'autres) sépare 11 de 17 doigts. Or 11 doigts valent l'empan de la petite coudée (Lepsius). Mais $11 \times 17 = 187$ et $187 \times 28 = 5236$, le nombre de la colonne XIV. Si la coudée RE vaut $0m,5236$, le doigt vaut $0m,0187$. Et 187 valent 187 mètres ou 10 000 doigts. Ceux-ci ne sont tels que si le doigt a une valeur « métrique » de $0m,0187$. Était-ce là la pensée des Egyptiens ? Les hiéroglyphes en forme de doigts des trois premières sections de gauche de la coudée RE semblent désigner les nombres 1, 2, 3. En ce cas il aurait été plus conforme de graver sur chaque doigt les unités I, II, III de la numération égyptienne. L'hiéroglyphe du doigt désigne les « dizaines de mille » (Capart). Il y a donc une curieuse équivalence des nombres 10 000, 20 000, 30 000 avec les produits 11×17 ; 22×17 ; 33×17 etc., dont les termes se trouvent dans la série P (col. IV et V) en succession verticale. Ajoutons qu'un groupe de 10 doigts de la coudée RE multiplié par 10^4 donne une longueur de 100 000 doigts dont on verra plus loin l'importance. Remarquons que le problème : trouver deux nombres dont la somme égale 28 et le produit 187 est une équation du second degré, énoncée à la manière ancienne.

2° — La colonne VII montre les principales divisions de la circonférence, imaginées par les Chaldéens : 45, 90, 180, 360 degrés.

N'a-t-on pas suggéré que la division de la circonférence en 360 procédait des 360 jours de l'année (12 mois 30 jours) sans penser qu'antérieurement il y eut une année lunaire de 354 jours et plus tard 365 ! Il est probable que le tableau A a été décisif de la division en 360, car les colonnes I, II, III, VII contiennent les 24 diviseurs de 360, si on veut bien y ajouter les rangées 3, 6, 12, omises intentionnellement.

3° — Tous les nombres des 4 rangs (tableau A), comptés à partir de la colonne VII, appartiennent à la série du nombre d'Or (multiples ou fractions des nombres de la série), notamment ceux du rang 2 ($1/\bar{O}^5$ à \bar{O}^4) dans lequel seuls les nombres extrêmes diffèrent de 1 ou de 2 dix-millièmes. On sait aujourd'hui que toutes les séries additives tendent vers le rapport du nombre d'Or, mais aucune, même celle de Fibonacci, donne le nombre de la série \bar{O} avec cette précision dès le septième terme. La suite inattendue 618, 1000, 1618, 2618 a-t-elle attiré notre Chaldéen, versé en calcul, et l'a-t-elle amené à étudier la « proportion » $\frac{618}{1000} = \frac{1000}{1618} = \frac{1618}{2618}$? Passons... Nous ne faisons pas le procès du nombre d'Or.

4° — Tous les nombres des colonnes VIII à XVI peuvent être pris comme arcs de 30°. On trouvera les diamètre, rayon, sinus des valeurs choisies dans les nombres situés deux colonnes à leur gauche, sur une colonne montante : ainsi 5236, longueur d'un arc de 30°, aura comme diamètre 2000, comme rayon 1000 et comme sinus 500. A nous de savoir distinguer les unités à la manière des Babyloniens : 0,5236 ; 1,000 et 0,500. Le nombre 0,6472 aura comme rayon 1,236, comme sinus 0,618, deux nombres spécifiquement \bar{O} .

Comme la coudée RE vaut en mètres 0m,5236, le rayon du cercle vaudra UN mètre : accord indissoluble

entre mètre et coudée. En deux textes la Bible fait penser à ce mètre jamais cité, textes définissant l'essence de la métrologie égyptienne. Le tableau A y aurait-il conduit en l'absence de formules trigonométriques ?

Le premier texte (Bible, 1, Rois ; 7, 15) concerne une des colonnes d'airain du Temple de Salomon. On y lit qu'un fil de 12 coudées mesurait la circonférence de la colonne. Ainsi une coudée vaut nécessairement un arc de 30° et le rayon de la colonne est bien UN mètre. La suite montrera que cette dernière mesure, si elle n'est jamais mentionnée, est toujours sous-entendue. On peut déjà observer que les anciens donnaient à une valeur trigonométrique absolue une longueur de mesure pratique. C'est là un système métrologique fort judicieux. Non seulement la reconnaissance par nous de leur unité de mesure dans l'arc de 30° , mais aussi l'influence déterminatrice du tableau A dans la métrologie ancienne furent confirmées par les recherches, indépendantes des nôtres, de l'architecte H. Guettard. Par des mensurations de monuments celtiques, cet éminent chercheur a trouvé deux coudées dont les valeurs numériques sont dans le tableau de la série P, et ces nombres correspondent à leur expression métrique. La coudée armoricaine, 0m,6472, est placée colonne XIII, rangée 8 et la coudée éduenne (du pays d'Autun), non figurée tableau A, serait colonne XIV de la rangée 5 (tableau C).

5° — Revenons à la coudée RE. L'arc de 30° valant 0,5236, six fois cet arc égale 3, 1416, le nombre π . En admettant l'existence du tableau A chez les Chaldéens avec la présence du nombre 5236, il est impossible que le nombre π soit resté inconnu. Le fil qui fait le tour de la colonne du Temple de Salomon mesure 2 fois 6 coudées, sous-entendant 2π .

Un calculateur ancien, curieux et savant, aurait-il cherché la valeur fonctionnelle de π dans le tableau A ? Il aurait pu dresser sans difficulté majeure le tableau (B) suivant, utile aux astronomes de son temps.

TABLEAU B

I	II	III	IV	Π	Degrés des arcs	Parts à la circonférence
1	5	6	0,1309	$\pi/24$	$7^{\circ},5$	48
2	10	12	0,2618	$\pi/12$	15°	24
4	20	24	0,5236	$\pi/6$	30°	12 (Colonne du Temple)
6	30	36	0,7854	$\pi/4$	45°	18
8	40	48	1,0472	$\pi/3$	60°	6
12	60	72	1,5708	$\pi/2$	90°	4
24	120	144	3,1416	π	180°	2
48	240	288	6,2832	2π	360°	1

6° — Dans un autre problème, la Bible (1, Rois ; 7, 25) souligne à la fois, la valeur de π , les données trigonométriques de l'arc de 30° et de son sinus, ainsi que l'opposition entre valeurs entières de mètres et de coudées RE dans les diamètres de cercles interdépendants. Citons le texte en son entier, puisqu'il n'est pas encore compris par les mathématiciens :

« Il fit une « Mer de fonte ». Elle avait 10 coudées d'un bord à l'autre, une forme entièrement ronde, 5 coudées de hauteur ET une circonférence que mesurait un cordon de 30 coudées... Son épaisseur était d'une palme ET son bord était façonné en fleurs de lis » (Nous soulignons les « ET »)

Le texte ne confond ni les deux circonférences, comme on l'a fait jusqu'à présent, ni la proposition mentionnant l'épaisseur avec celle qui cite le bord.

Le calcul donne à une des circonférences $5\text{m},236$ (les 10 coudées) et à l'autre 5 mètres (voir : tableau C, rang 10 et figure 1, cercles E et I). La Bible décrit donc un cercle extérieur et un cercle intérieur dans une intention certaine. Le bord aura $0\text{m},236/2 = 0\text{m},118$ d'épaisseur. La paroi au-dessous du bord aura une palme d'épaisseur ($0\text{m},748$).

7° — Cherchons l'intention cachée dans ce texte. Considérons les arcs de 30° des cercles E et I (fig. 1), $1\text{m},37078$ et $1\text{m},309$, nombres du tableau A. Le sinus de l'arc extérieur vaudra $1,309$, précisément l'arc de 30° du cercle intérieur. Double accord trigonométrique qui n'a pas été mis au hasard. C'est un cas général où deux arcs de 30° , liés par le sinus du plus grand des deux, ont comme diamètres de leurs cercles des nombres entiers de coudées (ici 10) et de mètres (ici 5), dans le rapport constant de 2 : 1. Indication précise sur le savoir des anciens, sur le mètre ésotérique et sur la dépendance trigonométrique entre mètre et coudée RE. Ces mathématiciens voulaient souligner dans ce problème que toute circonférence à coudées RE entières avait un rayon exprimé en mètres ou fractions simples de mètres (Tableau C). Non pas « mètre » pour eux, mais « unité ésotérique » ou simplement « La Mesure » (le « *μετρον* » des Grecs). Toute circonférence ayant un diamètre en coudées RE entières ne pouvait s'exprimer elle-même en coudées entières (et nous ajoutons même en fractions commensurables de doigts).

Formons un tableau dont les rangées se suivent dans la suite normale des nombres. Inscrivons les nombres de la colonne XIV pris comme arcs de 30° dans leur valeur « métrique ». Recherchons le rayon correspondant et en même temps le nombre de coudées RE à la circonférence :

TABLEAU C

I	XIV		Nombre de coudées RE
	arcs de 3°	Rayon du cercle	à la circonférence.
1	0m,1309	0m,25	3
2	0m,2618	0m,50	6
3	0m,3927	0m,75	9
4	0m,5236	1m	12 (Colonne du Temple)
5	0m,6545	1m,25	15 (ou 12 coudées éduennes)
6	0m,7854	1m,50	18
7	0m,9163	1m,75	21
8	1m,0472	2m	24
9	1m,1781	2m,25	27
10	1m,3090	2m,50	30 (Bord interne de la Mer de fonte)
11	1m,4399	2m,75	33
12	1m,5708	3m	36
16	2m,0944	4m	48
24	3m,1416	6m	72

Ces évidences pour des cerveaux modernes devaient être précalculées pour les astronomes de l'époque. La rigoureuse concordance entre mètre et coudée se poursuit également entre fractions simples de mètres et coudées ($1/4$, $1/2$, $3/4$). Comme *c'est le rayon qui conditionne le cercle et son arc de 30° et non l'inverse*, le mètre, ou l'unité ésotérique égale au mètre, a dû être le facteur essentiel de la métrologie ancienne. Il a suffi de deux textes de la Bible (rangs 4 et 10 du Tableau C), pour montrer la logique cohérente de cette métrologie. L'ensemble s'adapte singulièrement aux nombres de la « série P ». Celle-ci aurait-elle été, comme nous le pensons, le facteur directeur de la pensée mathématique des premiers temps ?

Notre système métrologique actuel est bien plus décousu quand il assemble un système décimal au système sexagésimal ancestral.

8° — Reste une inconnue. Le nombre 5236, qu'il soit le nombre absolu trigonométrique ou celui de la série P, pouvait, devenant mesure pratique, recevoir une longueur quelconque sans aucun rapport avec le mètre. Comment se fait-il qu'il exprime, dans la coudée RE, une mesure métrique ? Ou c'est le mètre qui par voie trigonométrique a déterminé la longueur de la coudée... et d'autres pensent que le mètre a été révélé à l'humanité dans les temps préhistoriques. Ou c'est la coudée qui a amené le mètre, rayon du cercle dont la coudée avait la longueur de l'arc de 30°.

Donnons une opinion personnelle : Il se peut que coudée et mètre, la coudée en premier lieu, aient été définis d'après des mesures géodésiques.

De tout temps, au bord des mers, on s'est rendu compte de la voussure de l'étendue visible du globe, en voyant les navires glissant vers le large, s'enfoncer progressivement sous l'horizon. Au XIXe siècle John Herschel a pu calculer le rayon terrestre en disposant deux observateurs à la même hauteur (10 pieds), en les éloignant jusqu'à ce qu'ils se perdent de vue : la distance était 12874 m. Inutile de faire le calcul proportionnel de l'astronome. Si les anciens ont désiré avoir une unité de mesure en relation avec la courbure de la Terre, il leur suffisait de connaître, sur une « distance donnée », la hauteur de l'œil au-dessus d'une extrémité de cette distance lorsqu'à l'autre extrémité une lumière, placée à la cote Zéro, cesse d'être visible. Ceci pouvant être d'appréciation difficile (reflets) observateur et lumière auront pu être placés à la même hauteur et à une distance double de celle qui fut choisie primitivement. On aurait varié les hauteurs (œil et

lumière) jusqu'à ce que le rayon visuel soit tangent à la courbure de la surface envisagée, en l'espèce un plan d'eau.

Aujourd'hui on sait que pour un œil placé à un mètre de hauteur, l'horizon est à 3570 mètres. A la place de mètres mettons « coudées » : A une distance de 3570 coudées, l'œil doit être placé à UNE coudée de hauteur. Or 3570 coudées valent 1870 mètres (1869m,25) ou 100 000 doigts, soit 10 fois les 10 000 doigts de tout à l'heure.

On peut envisager le problème autrement : Un arc de 30° ayant 100 000 doigts de longueur correspond à un rayon de 3570 m, précisément la distance de l'horizon pour un œil placé à UN mètre de hauteur.

Voilà donc deux procédés géodésiques, pris à partir de 100 000 doigts qui définissent les longueurs et du mètre et de la coudée. On peut sinon prouver du moins supposer que telle fut la pensée ou le calcul des Egyptiens par l'application du problème ci-dessus sur une mesure concrète : la hauteur primitive de la Grande Pyramide : A 100 mètres de hauteur l'horizon est à 35km696, d'après le Larousse. A 146m,6 l'horizon sera à 52km330. Or cette distance vaut 100 000 coudées (avec 30 mètres en moins sur 52km360). Ainsi la hauteur des ± 280 coudées de la Grande Pyramide serait-elle due à des considérations géodésiques. On peut noter que la distance de 100 000, doigts ou coudées, est une évaluation facile dans le système décimal des Egyptiens.

L'origine probable de la métrologie ancienne vient d'être présentée en un ensemble logique, étayé par deux textes authentiques et renforcé par un monument des plus anciens. La série *P* a amené des données trigonométriques simples ou 0 et π , mètre et coudée s'évaluent constamment. La connaissance du mètre dans

l'antiquité ne semble pas faire de doute. Peut-être certains textes cunéiformes, incompréhensibles du fait de la mutilation des tablettes, s'éclaireront-ils quand on les lira avec des yeux avertis.

TOUT SE PASSE COMME SI... disions-nous au début de cet article.

Soit. Mais si tout s'était passé normalement, sans l'ésotérisme jaloux des collèges sacrés d'autrefois, les savants de tous temps auraient su plus tôt que l'homme, en comptant sur ses cinq doigts, avait en puissance (série P) les principales données premières des mathématiques. L'humanité aurait fait, plus rapidement, des progrès dans les sciences. Archimède, gagnant le temps perdu à la recherche de π , aurait manié la trigonométrie à son aise. Euclide aurait conçu la géométrie analytique avant Descartes, Monge et Newton auraient devancé Einstein...

Il est vrai, la bombe atomique aurait vu le jour quelques siècles avant notre XXe siècle !

Dr. CH. FUNCK-HELLET



Poèmes

Madre Mia

*Brune infante, au jardin sec et brûlé de fièvres
Je vous revois, joyeuse ou triste, contemplant
Les jasmins assoiffés, l'herbe jaune, les chèvres
Et vos songes épars dans l'air pâle et tremblant.*

*Levant leurs grandes mains inertes et leurs sabres,
Les aloès et les cactus, géants soldats,
Tenaient autour de vous les paisibles palabres
Qui faisaient trêve, en votre honneur, à leurs combats.*

*Madone favorable aux muettes prières
Vous renversiez le seau du puits et regardiez
Les oiseaux qui cherchaient la flaque sous les pierres
Puis retournaient aux fleurs de feu des grenadiers.*

*J'aimais vous voir passer entre les lauriers roses
En murmurant je sais quels poèmes secrets
Comme les fleurs qui se fanaient à peine écloses
Au pied des pins sans ombre et des trop fins cyprès.*

*Vous aimiez et j'aimais l'ardeur du crépuscule
Lorsque la noria ruisselait en grinçant
Et que tournait, les yeux bandés, la maigre mule
Pour verser l'eau du soir au jardin renaissant.*

*Alors vous me chantiez d'étranges cantilènes
Et vous les acheviez en des soupirs légers
Qui s'envolaient avec les chatoyants phalènes
Dans la pénombre et le parfum des orangers.*

*
**

*Loin de l'oasis éphémère
Où seule aujourd'hui vous allez,
Je sens aussi l'odeur amère
Des souvenirs que vous cueillez,
Ma mère.*

*Malgré les destins malfaisants
Qui m'ont volé votre visage,
Rien, ni l'espace ni les ans
Ne m'arrache du paysage
Où vos songes me sont présents.*

*Toujours votre être en moi rayonne
Et colore de son reflet
L'aventure mauvaise ou bonne
Qui me conduit où le voulait
Ma Done.*

Sorella

*Au pays triste et chaud qui seule t'a reprise,
Nous sommes nés tous deux, ma sœur, près de l'église
Où la Vierge sauvage étreint son noir Enfant.
Pense à moi, pense à nous dans le jardin des fièvres
Quand ta fille et tes fils pressent contre leurs lèvres
La figue mûre et la grenade qui se fend.*

*Tu ne reviendras pas dans le vallon de France
Qui fut l'autre oasis de notre double enfance
Je vais seul regarder à la grille d'autrui
Nos biens perdus, les prés en fleur, la maison vieille,
Le verger qui sentait la fraise et la groseille,
La rivière et ton ombre incertaine qui fuit.*

*Ici je dormirai sur la simple colline
Où, songeant à nos morts du vallon, je chemine
Et mêle ton image aux ombres de jadis.
Toi, tu reposeras dessous les oléandres
Où nos autres aïeux recouvrent de leurs cendres
Les sages de Crotone et l'esprit d'Eleusis.*

*Ton sourire de mère inquiète ressemble
A celui de ta Vierge italienne qui tremble
En penchant sur le brun Jésus des Sept Douleurs
Son front noir accablé d'une lourde couronne...
Oh ! dis-moi, quelle vague angoisse t'environne,
Ma sœur triste au pays des pénitents hurleurs ?*

*Le soir, quand l'orphéon conduit les morts en terre,
Quand l'airain sonne au cou des chèvres qu'on va traire
Sous les balcons fleuris d'éventails frémissants,
Quand le Corso rit, chante et que s'en vont les belles
Vers le jardin public où s'allument pour elles
Des regards tour à tour cruels et languissants,*

*Je rôde auprès de toi. Les chapelles rustiques
Jettent leur glas dans l'air alourdi de cantiques.
La criarde gaieté du jour qui va finir
Tu sais qu'elle est fugace et ta chair la refuse,
Attendant que la nuit, sœur de l'âme recluse,
Argente les chemins vagues du souvenir.*

La Rebelle

Pour A.S.

*Quelle ombre vint frapper aux carreaux de l'auberge ?
Ni roulier qui voulût chauffer ses mains au feu,
Ni chevalier portant le heaume et la flamberge,
Ni deux enfants qui vont avec un oiseau bleu.*

*Quel corbeau, quel mystère effleura de son aile
L'auberge de l'exil au bord du grand chemin
Sinon l'espoir qui se lamente et nous appelle
Dans la neigeuse nuit de bise qui l'étreint ?*

*Abandonnés par la déroute, cœurs en peine
Mais âmes fières, nous étions les exilés
Qui bravaient la menace et refusaient la chaîne...
O France que la gloire illumine tes blés !*

*Mais quand l'ombre aux carreaux de l'auberge du rêve
Frappa comme la mort qui fait signe en passant,
Chacun se tut devant l'âtre où sifflait la sève
Et crut entendre le message d'un absent.*

*Nous avons retrouvé la foi de notre enfance.
Les femmes en joignant les mains disaient les mots
Qui répandent l'amour sur la haine ou l'offense
Et nous vîmes Celui qui marche sur les flots.*

*
**

*Alors tu te levas, toi la silencieuse,
Toi l'ange sombre aux yeux de lumière et d'effroi.
Ton regard apparut comme une aube anxieuse
Au bord d'un monde éteint sous le ciel blême et froid.*

*Le poème de ton angoisse impitoyable
Enténébra soudain la joie et la clarté
Du rivage illusoire où murmure la fable
Qui berce l'homme au seuil de la sérénité.*

*Derrière les pâleurs de la menteuse aurore
Tu nous montras l'empire aride, morne et noir,
Le néant que ton être insatiable explore,
L'abîme où roque à tout jamais ton désespoir.*

*Autour de toi gronda leur très sainte vengeance
Et nous te vîmes dans les flammes d'un bûcher,
Fille maudite, enfant de l'inférieure engeance,
Qui ne veut pas laisser la grâce t'approcher.*

*Mais moi qui te suis plus qu'un frère et qui chemine
Après de toi dans l'ombre où souffle un vent de mort,
Je sais quelles splendeurs ton regard illumine
Dans l'infini qui nous emporte loin du port.*

*Parmi les exilés dont la calme harmonie
S'extasiait dans notre auberge au coin du feu
Je savourais la soif de ton être qui nie
Et j'entendis frémir en toi l'appel de Dieu.*

Murmures d'eau

A Michelle

*Telle qu'en un matin d'avril je t'ai surprise,
Cheveux au vent, pieds nus dans l'eau des purs secrets,
Réveuse du ruisseau, je te retrouve assise
Sur la pierre de cette écluse où tu venais.*

*Fille de ma Rebelle, enfant que j'ai bercée,
Te voici femme encore enfant, blanche fleur d'eau
Que l'eau des neiges en chantant nous a laissée
Dans les reflets et les murmures du ruisseau.*

*A ta droite l'eau calme et sombre sous la vanne
Te cache le destin que ta lumière attend,
Mais à ta gauche la cascade le profane
En un tumulte où tu vivras à cœur battant.*

*Rêve sans peur. On t'aime. Et qui ne te protège ?
Cette écume grondante elle est, dans tes chansons,
L'eau des montagnes qui reprend blancheur de neige
Avant de s'en aller vers les glauques frissons.*

*Elle fait et défait des robes d'épousées,
Des diadèmes de brillants miraculeux
Et puis des escarpins de perles irisées
Et des voiles de gaze où planent les adieux...*

*Ainsi le ravisseur qui vient toujours t'a prise,
Ainsi par un matin d'automne où tout pleurerait
Tu parus sur le seuil de la champêtre église
Et tu partis, laissant au ruisseau ton reflet.*

*Depuis lors je n'ai pu rassurer ma Rebelle
Qui serre entre ses bras ton petit corps lointain
Et se réveille au son de sa voix qui t'appelle
En conjurant tous les périls de ton chemin...*

*Ta place est vide sous l'écluse et la cascade.
Tu n'es plus là, cheveux au vent, pieds nus dans l'eau,
Mais en nulle saison ton rire ne s'évade
Et tu parles dans les murmures du ruisseau.*

*Reines des prés au vent frissonnent sur les rives
Comme au vent d'autrefois tes cheveux d'ombre et d'or
Et tes grands yeux là-bas ont des heures pensives
Comme ces nappes de velours sur l'eau qui dort.*

*La légende que l'eau nous conte est ta légende,
Elle dit ton enfance et tes songes rythmés
Pour que dans les rumeurs de ce monde on entende
Les purs secrets que ton regard a ranimés.*

Bateliers du Nil

*Une felouque sur le Nil à la fin du jour
Avec sa cargaison de pierres dorées par le soleil couchant
Appareille au milieu du fleuve large comme une baie
de la mer
Entre les palmiers et les minarets des rives où passent
des ânes portant des messies
Déguisés en marchands de lait de gamousse.
Les hommes de l'équipage enturbannés de haillons
magnifiques
Ne savent pas que leur loques vertes, rouges et jaunes
Leur font des robes de grands prêtres.
Quelques uns ont des barbes et tous des profils si purs,
des gestes si nobles
Qu'en les voyant tourner la manivelle du treuil et tirer
sur les cordages
Pour hisser la voile qui s'épanouit, immense arum,
Dans le ciel attentif de toutes ses nuances, entre deux
nuages de fin du monde,
A l'apparition de la première étoile au creux du
croissant,
Ils semblent célébrer un culte sur les pierres qu'ils
emportent...
Ainsi l'Arche des dieux morts et des temples futurs
Vogue vers la vallée royale de la nuit.*

*Pour l'Album de la petite
Catherine Poulain*

*Petit page, apportez-moi vite
Mon panache et mon pourpoint d'or :
Catherine Poulain m'invite
Au bois de la belle qui dort.*

*Ses yeux ont des heures pensives
Comme les secrets du Léthé
Sur l'eau qui rêve au bord des rives
Dans l'ombre ardente de l'été.*

*Allons, vite, que l'on attelle
Mon carrosse de diamants :
Catherine Poulain m'appelle
Au jardin des enchantements.*

*En robe de rayons de lune,
Offrant ses mains à mon baiser
(Une rose fleurit dans l'une,
Et sur l'autre vient se poser*

*Un rossignol qui s'égosille),
Elle danse et chante parmi
Les histoires qu'elle babille
Pour Monsieur Millet, son ami.*

Raymond Millet

Deux divertissements
de Noël

Un dessin animé

Un ballet pantomime

La trahison de Taïaut

Dessin animé

Allez, fainéant de chien, en route !
C'est ainsi que, dès cinq heures du matin, Taïaut qui dormait à pattes fermées, dans la cave tiède, et goûtait un rêve délicieux où il battait tous les lapins et tous les lièvres à la course, fut brusquement éveillé par la voix rude de son maître... Il se frotta les yeux, ébloui par l'ampoule électrique, s'étira, s'ébroua et frissonna à la pensée qu'il lui faudrait courir, pendant des heures, dans le matin froid, à travers les champs de neige... Un coup de botte dans les flancs lui fit comprendre que le moment n'était pas aux mièvreries. Taïaut fut vexé, mais il n'en fit rien voir : il avait l'habitude d'être assez mal traité. Il accourut, gambada, fit fête, aboya joyeusement, pas trop fort cependant, pour ne pas éveiller sa maîtresse — une brave femme, elle.

A la vérité, c'était un superbe chien de chasse, ce Taïaut ! Il était digne d'inspirer le pinceau d'un Landseer ou bien d'un Wouwerman. Son maître, Saturnin Barberousse, vieux paysan madré, avare, bourru et passablement brutal, en était très fier. Et c'était justice. Pourtant, il ne faudrait pas croire que ce fût de la fourrure splendide de Taïaut que Saturnin Barberousse tirait orgueil, non, loin de là ! Saturnin se souciait fort peu de l'esthétique. Ce qui lui importait, en bon terrien réaliste, c'était uniquement la valeur du flair de son chien.

Car, non seulement Taiāut était beau, mais il était, par surcroît, « bon », comme disent les chasseurs de la campagne.

*
* *

Or, ce matin-là, veille de Noël, Saturnin Barberousse avait décidé d'aller au lapin, bien que la chasse fût fermée. On sait que, les veilles de fêtes, le gibier se vend particulièrement bien, chacun ayant le louable souci de corser un brin le menu familial...

Un gros garenne qui descendait tranquillement des terres, sans se méfier de rien, reçut une décharge en pleine tête. Taiāut courut le ramasser, le porta à son maître, puis retourna lécher le sang chaud qui maculait la neige.

La prospection se poursuivit...

*
* *

Lorsque neuf heures sonnèrent à l'horloge de l'école communale, au fond de la vallée, Saturnin, grâce à la stratégie savante de son chien, avait dans son carnier deux lapins de quatre à cinq livres, une superbe hase de plus de trois kilogs, et un lapereau.

— Bonne journée, Taiāut! daigna remarquer Saturnin... Bonne journée! Tu vaux ton pesant d'or, chien de voleur!... Allons, continuons!

Taiāut qui avait le ventre vide depuis le maigre brouet de la veille au soir, eût certes préféré un croûton de pain à ces flatteries gratuites.

— Hop! Taiāut, hop! la magnifique bête!

Le chien l'avait bien vu, lui-aussi, ce lapin haut et gras, qui déboulait, là-bas, tout juste à une portée

de fusil... Il attendait le bruit de la déflagration, mais Saturnin, surpris, n'avait pas eu le temps de tirer. D'un bond, Taïaut fut aux trousses du lapin. La course ne fut pas longue, car le garenne ne tarda pas à s'engouffrer dans un terrier.

Le chien se retourna, dépité, et vit son maître qui accourait, haletant, gesticulant.

— Eh bien ! Taïaut ? questionna Saturnin.

L'animal lui désigna le trou.

— Qu'est-ce que tu attends, sale bête ?... Tu n'espères tout de même pas que ce soit moi qui y rentre, dans le trou ? Non, des fois ?

Taïaut hésitait : l'orifice était étroit, obscur et entouré d'une épaisse couche de neige qui, mêlée à la terre boueuse, grasse et collante, formait un emplâtre répugnant.

Un coup de crosse dans l'arrière-train coupa court à ses scrupules.

Il s'enfonça, non sans difficultés, puis rampa péniblement dans le boyau, véritable labyrinthe où régnait une odeur forte... Il erra un bon moment, à droite, à gauche, revenant sur ses pas, s'égarant, essoufflé, à demi-asphyxié...

Il allait essayer de faire demi-tour et de retrouver son chemin, lorsqu'au bout d'une longue et étroite galerie, il aperçut, sur la paroi, le reflet d'une lueur rougeâtre. Son cœur battit... Il s'y dirigea lentement, avec mille précautions, pour ne pas donner l'éveil.

Parvenu à l'entrée, il découvrit une petite caverne d'où s'exhalait une douce chaleur.

Mais lorsque son regard se fut habitué, ce qu'il vit le cloua de stupeur.

Et de joie.

*
* *

A droite, dans un coin, un bon feu flambait gaiement, tandis qu'un vieux lapin, voûté, cassé, grisonnant et frileux, assis sur un billot de bouleau, tenait sur ses genoux deux tout-petits lapins espiègles, le poil luisant et soigné. L'aïeul devait vraisemblablement leur raconter ses exploits — des exploits imaginaires, sans doute — car parfois ils partaient d'un grand éclat de rire, se tordaient littéralement, et sautaient, au risque de choir dans la braise ardente.

En face du grand-père, un énorme lapin que Taut reconnut aussitôt pour être celui qu'il venait de poursuivre, réchauffait ses pattes glacées et séchait son poil trempé, assis sur le derrière.

A gauche, dans un berceau de broussailles et de fougères, deux nouveau-nés dormaient profondément en suçant leur petite patte rose.

La grand'mère et la maman lapin, en tablier, bonnet sur la tête, allaient et venaient, très affairées aux soins de la maison.

Pendue à la crémaillère, une vaste marmite soulevait son couvercle, de temps en temps, et laissait échapper un long soupir de soulagement, suivi d'une bouffée de vapeur parfumée au thym et au serpolet...

*
* *

Taut que personne n'avait encore découvert, contempla, un bon moment, cette touchante scène de famille.

Mais nous savons qu'il avait grand'faim. Oui, vraiment, il avait grand'faim !

Il réfléchit qu'en rapportant le gros lapin, son maître serait pleinement satisfait. Sans abuser, il pouvait donc déceimment s'offrir tout le reste de la famille lapin. Qui pourrait jamais le savoir? Tout compte fait, n'était-ce pas justice élémentaire que, l'occasion se présentant, il satisfît, une bonne fois, son estomac famélique ? La panse a des raisons que le cœur ignore !

*
* *

Par malchance, quelques parcelles de terre se détachèrent du plafond et tombèrent sur les narines de Taïaut qui ne put s'empêcher d'éternuer.

Alors, toutes les têtes se tournèrent.

Là, dans l'encadrement de la porte, il y avait la tête immense, le museau criminel de l'ennemi N° 1 de la gent lapine, l'éternel coupable de tous ses deuils, l'obsession de ses jours et de ses nuits, l'odieux complice de la bête à deux pattes, de la bête qui marche debout, celle dont les yeux regardent hypocritement le ciel, et dont les mains savent trop bien se servir de la foudre, celle qui assassine à peu près tout ce qu'elle rencontre, tout ce qui marche à quatre pattes, tout ce qui nage, tout ce qui rampe, tout ce qui vole, et parfois ses semblables mêmes.

Ce fut un grand branle-bas dans la maison lapin !

Instinctivement, les enfants se mirent à brailler de toutes leurs forces ; les nourrissons s'éveillèrent et ajoutèrent leurs cris stridents et nasillards, cependant que les adultes restaient pétrifiés par le malheur effroyable, qui venait de s'abattre sur leur paisible foyer.

La grand'mère lapin s'évanouit.

Le grand-père, plié en deux, appuyé sur son bâ-

ton, tremblant de tous ses membres, fut le premier qui s'avança.

— Je suis assez vieux pour faire un mort ! dit-il... Mais pitié, pitié pour eux ! Pitié !

Taiäut eut un bref sourire attristé.

Le gendre lapin se méprit sur ce sourire, et crut comprendre que c'étaient de la chair fraîche et du sang jeune qu'il fallait offrir à cet ogre, et non point de vieux os décharnés. A son tour, il se leva, jeta un coup d'œil douloureux et résigné sur chacun de ses quatre enfants, sur sa femme, sur les vieux, et se présenta courageusement :

— Je vous suis... Emmenez-moi... Prenez ma vie... Je vous supplie de leur faire grâce, à eux ! Toute ma famille ! Ma pauvre famille !

Mais la maman lapin qui protégeait les nouveau-nés, intervint, écarta doucement, fermement, son mari, et se plaça devant lui.

— Non, c'est moi qu'il faut emmener ! dit-elle... Mes petits ont encore beaucoup plus besoin de nourriture que de caresses ! Moi, je ne puis aller aux provisions, car j'attends d'autres bébés. Sans le père, nous mourrions tous de faim ! ... Pour l'amour de Dieu, prenez-moi, moi seule !

Elle s'écroula en sanglots.

Taiäut sentit quelque chose qu'il ne comprenait pas lui gonfler étrangement la poitrine, paralysant sa respiration. Ses yeux, ses bons gros yeux de chien se mouillèrent comme cela ne lui était jamais arrivé dans sa chienne de vie. Pour le prestige, il ne voulut pas avoir l'air ému. Il fit la grosse voix, et posa, au père, une question stupide :

— Aussi, pourquoi êtes-vous sorti, ce matin? C'est dangereux, voyons, sur la neige!

— Oui, bien sûr, je sais! répondit le père lapin... Je sais, mais demain c'est Noël! Il fallait bien leur trouver quelque chose de bon! Je suis allé chercher ces quelques feuilles de choux, bien vertes et tendres encore... Ces quelques morceaux de raves... Ces jolis bouquets de romarin que j'avais repérés depuis longtemps, sur un talus. C'est tout ce que j'avais pu me procurer! Il n'y a plus grand'chose dans les champs, maintenant, et il faut aller loin, très loin! Voilà!

Taïaut, grave et muet, fit demi-tour, s'essuya les yeux, s'arrêta un instant pour se composer une attitude naturelle. Puis il sortit par une issue différente de celle qu'il avait empruntée pour entrer.

Lorsqu'il remit le nez dehors, il aperçut son maître qui attendait, le doigt sur la gâchette, prêt au meurtre.

Taïaut secoua la tête, et il lui fit signe de partir, car le gibier s'était vraisemblablement enfui par cette autre sortie.

CARLOS D'AGUILA



Vieux clichés pour une pantomime

PROLOGUE

Il y avait une fois, au temps jadis, une charmante jeune veuve nommée Colombine.

Colombine possédait, à la campagne, un vieux manoir entouré d'immenses domaines où elle s'ennuyait à périr ; mais la dame par bonheur était fort coquette et cela lui permettait de s'admirer longuement à son miroir. Voilà déjà, me direz vous, une sérieuse occupation ! Vous m'accorderez cependant que l'on ne peut passer sa vie à contempler ses joues roses, ses yeux noirs, sa cheville fine et son pied mignon !

Colombine, tous les jours, s'éveillait en souriant à l'aurore. Elle étirait voluptueusement ses membres engourdis, interrogeait gravement une petite glace de chevet ; constatait avec plaisir que le blanc de l'œil demeurait pur et la langue bien vermeille, puis, satisfaite de son examen, elle sonnait pour le chocolat matinal, qu'elle savourait doucement, à petites gorgées. Enfin, après avoir croqué maint bonbon, fleuri son corsage et fait claquer gaiement ses talons sur les dalles, taquiné le chat et nourri les perruches, la jolie veuve changeait dix fois de robe et de coiffure. Ceci fait, il lui restait quand même beaucoup d'heures creuses à remplir. Elle aurait pu, n'est-ce-pas, prendre un livre, ou un ouvrage, se mettre au clavecin. Hélas, elle bou-

dait à ces humbles distractions. « Ce sont là, se disait-elle, des loisirs de vieille douairière et, quand on a vingt-deux printemps, un teint de pêche, la main adorable et des lèvres de velours, on ne va pas les entermer dans un désert ! » Au fond, Colombine aimait se prelasser comme une sultane. Eh oui ! paresseuse, vaniteuse et même un peu gourmande, notre coquette était affligée d'affreux défauts... Elle en rougissait d'ailleurs volontiers, rendons-lui cette justice, depuis le jour où elle se trouva exquise avec son air modeste et ses longs cils baissés.

La belle indolente s'ennuyait donc à périr en son désert. En réalité, ce qu'elle appelait si amèrement un désert était, au contraire, une riante campagne parsemée de gentilhommières exactement pareilles à la sienne. Mais les braves hobereaux, voisins de Colombine, n'avaient malheureusement plus leurs vingt ans car les jeunes gens, voyez-vous, ont de tout temps préféré aux paisibles joies champêtres, la vie orageuse des villes.

Toutefois, nos hobereaux, en vrais barbons, tombaient, l'un après l'autre, éperdument amoureux de leur délicieuse voisine et chacun, de son côté, lui faisait un brin de cour à sa façon. La jeune veuve devait sans cesse animer de sa présence une partie de chasse, un déjeuner sur l'herbe ou quelque somptueux dîner et chacun dévastait joyeusement, pour elle, les plus beaux arbres de son verger, ses ruches, et ses parterres. Colombine était l'âme de toutes sortes de réjouissances à faire sécher d'envie, dans leurs robes de toile blanche, les pâles demoiselles laissées pour compte à cent lieues à la ronde.

Pourtant, le croiriez-vous, en dépit de ces plaisirs rustiques, l'ingrate Colombine s'ennuyait. Elle ne cessait de soupirer comme on soupire à son âge, quand

on est obligé de vivre à la campagne. Vous allez me demander, je suppose, ce qui l'empêchait d'aller à la ville faire apprécier, à leur juste valeur, son bras dodu et sa jambe bien faite? Je répondrai que je me suis posé moi-aussi cette question fort judicieuse et que, ma foi, je n'en sais rien. Mon histoire exige seulement que l'héroïne soit ravissante et qu'elle s'ennuie, dans un vieux manoir. D'ailleurs, rassurez-vous! Si Colombine soupirait parfois, il lui arrivait, en revanche, de sourire souvent: le moyen de faire autrement pour montrer ses jolies dents?

I

A part ses richesses matérielles et une cour de barbons, la petite châtelaine possédait aussi une soubrette et un pierrot.

La soubrette de Colombine ne ressemblait guère à une soubrette classique, c'est-à-dire à une jeune friponne pourvue d'un visage amusant et d'inépuisable malice. Elle se contentait d'être adroite, sage et belle à souhait. J'entends déjà vos protestations...

— Etre adroite ne gêne rien; mais la beauté n'est point l'apanage habituel des femmes de chambre, puisqu'une tradition séculaire les a surtout dotées d'un minois chiffonné, effronté et malin. Quant à être sage, c'est bien contrariant! Comment se distraire dans ces conditions? Une dame qui s'ennuie, passe encore. Cela, à la rigueur, nous laisserait prévoir les prodiges qu'elle inventera pour s'amuser. Mais a-t-on jamais vu une soubrette sage?... Cette histoire n'a vraiment pas l'air d'un divertissement. On dirait, plutôt, un sermon de carême et nous nous ennuerons mortellement à notre tour, comme la pauvre Colombine qui doit bâiller à se

décrocher la mâchoire, avec une servante belle, triste et sage!

Ai-je parlé de tristesse? Je ne le pense pas et cependant vous avez raison. La soubrette (nous l'appellerons Lison, si vous le voulez; c'est d'ailleurs le nom de toutes les soubrettes,) la soubrette était triste. Vous verrez plus loin pourquoi. De toute façon, il y a une chose dont je suis certaine, à présent, c'est que mon histoire n'est décidément pas une comédie. Ainsi, ne vous attendez pas à rire.

Qu'y faire ? Lison était adroite, belle, sage et triste.

Mais ne nous méprenons point, quand je dis *adroite*, je veux parler ici de ses doigts de fée. Voilà, au moins, une qualité qu'on ne pourra reprocher à la pauvre fille, car enfin, si Colombine est coiffée à faire pleurer de jalousie tous les figaros de la terre; si les plis de ses robes sont savants; si les froufrous de ses dessous légers font battre plus précipitamment les cœurs de ces messieurs, c'est bien, après tout, grâce aux talents de Lison. Cela, je l'espère, fera pardonner la sagesse de cette douce enfant.

Le prologue, me direz-vous, est fort long. Je n'y puis rien; il faut, à mon intrigue, une dame très jolie, très coquette, très désœuvrée qui fasse pendant à une servante aussi sage que triste et belle, comme une image d'Epinal ou une romance du temps des crinolines. Ceux qui n'aiment pas les romances seront désappointés: autant les prévenir tout de suite.

Aimez-vous les romances? Pour ma part, j'en suis férue! Il me semble, en les entendant, évoquer les étoiles et les roses, le ciel bleu et les caravelles, les fleurs séchées et les larmes d'amour, les éventails et les sérénades, il me semble ouvrir pieusement un coffret

ancien qui embaumerait la bergamote et le patchouli. Si vous saviez alors combien la bergamote peut devenir émouvante et comme le patchouli sait doucement raconter le passé !

Je préfère vous le confier immédiatement parce qu'il y a des gens, figurez-vous, qui estiment ridicules les chansons de nos grand'mères. Ces gens-là demeurent ordinairement indifférents aux rappels du temps jadis. Ils demeurent impassibles devant un menuet de Mozart, une calèche désuète, un parc séculaire, un vieux livre jauni, ou un portrait à demi effacé. Ils n'entendent pas la musique du souvenir. Mais c'est cette musique, ces vieux parfums et ces paysages endormis qui forment les décors de notre pantomime.

Revenons à Colombine et à Lison qui attendent dans nos décors et dans l'air du temps jadis notre signal pour s'animer et commencer notre divertissement pour grands enfants.

La petite veuve, comme je vous l'ai dit, la petite veuve, entre autres richesses, possédait aussi un pierrot.

« Attendez, direz-vous. Que vient faire Pierrot chez Colombine qui possède déjà une cour de barbons ? Cette histoire ne semble guère morale ! »

Mais qui a prétendu que les contes du temps jadis étaient bien moraux ?

Pierrot appartenait à Colombine, c'est entendu, mais il ne quittait jamais le jardin. Voilà, peut-être, une nuance qui déridera les gens vertueux ! Vêtu de marbre, coiffe de marbre, chaussé de marbre, Pierrot était hissé sur un piédestal de marbre. Cela vous tranquillise, n'est-ce pas ?

Un pierrot de marbre, selon vous, ne saurait

avoir un cœur qui ne fût de marbre. Ce n'est pas lui qui tomberait amoureux de sa charmante propriétaire, comme ces vieux gâteux du voisinage !

Eh bien, Pierrot, au contraire, était fou, absolument fou, irrémédiablement fou de Colombine, bien plus fou que tous les barbons réunis, dont il était, par ailleurs, terriblement jaloux. Non, je ne ris pas, les statues peuvent aimer, ne vous déplaît. Ce n'est pas moi qui l'ai inventé ; pensez plutôt à Galathée et à Pygmalion.

La statue de Pierrot s'érigait au milieu d'une charmille, dominant un banc sur lequel son idole allait volontiers se reposer. Colombine ignorait forcément l'amour du pierrot, mais elle le trouvait quand même délicieux, dans sa pose de soupirant. Aussi la plupart du temps, tenait-elle salon au pied de la statue, entourée de courtisans qui rivalisaient d'esprit pour la voir sourire et les courtisans, ma foi, avaient bien raison car le sourire de Colombine était une vibrante harmonie d'aurores, d'étoiles, de perles et de roses. Cependant, par malheur, il arrivait fréquemment à la petite veuve de se trouver seule dans la charmille avec l'un de ses admirateurs. Le hobereau, profitant alors de la solitude, s'enhardissait parfois à pousser, un peu plus loin qu'il ne convenait, ce brin de cour qui est l'hommage naturel de tout galant homme à une jeune et jolie femme.

Pierrot, à ces moments-là, sentait son cœur se briser. Ce n'est pas drôle, avouez-le, d'aimer une coquette, fût-elle la plus belle fille du monde, surtout si l'on est tenu de conserver toujours une attitude peu conforme à ses sentiments.

Pauvre Pierrot ! Ce qu'il éprouvait en entendant les barbons conter fleurette à Colombine, serait im-

possible à dépeindre. Il faudrait, pour le comprendre, avoir souffert comme lui d'un amour impossible. Il faudrait avoir connu l'âpre amertume des larmes stériles. Il faudrait avoir appelé, de toutes ses forces, la mort infiniment compatissante avec son grand manteau de paix, de silence et d'oubli. Et pourtant, Pierrot était privé de ces déchirantes consolations. Il n'avait même pas le plus petit espoir de mourir. Les pierres sont immuables, comment pourraient-elles s'effriter de chagrin ?

Tout cela dégage une tristesse affreuse, d'autant plus que l'infortuné garçon est, par dessus le marché, obligé de subir sa peine en plein courant d'air, brûlé par le soleil, giffilé par le vent et fouetté par la pluie. Eh bien, non, ce n'est point ce qui devrait nous émouvoir, car Pierrot, heureusement, ne sentait pas les intempéries. L'amour, voyez-vous, est déjà une fort appréciable catastrophe ; quand il s'empare d'un être, il l'envahit beaucoup trop, pour laisser la moindre place aux autres sensations.

Il serait toutefois inexact d'imaginer Pierrot perpétuellement abîmé dans sa douleur. Certains jours, au contraire, notre amoureux frémissait de joie en voyant Colombine venir s'asseoir toute seule auprès de lui. Toute seule avec son capiteux corsage gonflé de promesses ; toute seule, avec son parfum enivrant ; toute seule, avec ses lèvres veloutées, tendues à d'invisibles baisers.

II

Colombine, ne l'oublions point, comptait vingt-deux printemps. A vingt-deux printemps l'on garde toujours ancré en soi l'espoir du bonheur et le bonheur, pour une jeune femme, c'est bien, n'est-ce pas, le fabuleux

prince charmant des contes de son enfance ? Or Colombine, depuis son veuvage, souhaitait passionnément l'arrivée de celui qui la délivrerait un jour de son ennui pour lui consacrer sa vie. Elle y pensait sans cesse, au point d'en rêver tout haut parfois et l'attente lui pâlisait un peu les joues et voilait son regard de voluptueuses douceurs.

L'adorable coquette, à ses heures solitaires, éprouvait naturellement le besoin de partager son secret avec quelqu'un. Mais un pareil secret ne se livre pas au premier venu. Il fallait à Colombine un confident à la fois désintéressé, indulgent, compréhensif et discret. Ce genre de confident étant introuvable, elle se tournait, faute de mieux, vers la statue et lui parlait comme à un vieil ami, car Pierrot seul pouvait entendre sereinement les mots évocateurs que la petite veuve, fermant les yeux d'extase, murmurait tout bas d'une voix émouvante en songeant au futur amant. Elle ne l'avait jamais rencontré et pourtant elle le connaissait bien, allez, son prince charmant. Il était beau, jeune, riche et tendre. Elle savait qu'en la voyant, il se dirigerait immédiatement vers elle, la contemplerait jusqu'au fond de l'âme puis la prendrait simplement par la main. Colombine le suivrait sans rien dire, sans même savoir où il l'emmenait, sans jeter un seul regard en arrière. Vous savez comme on est quand on a vingt ans !

La petite veuve racontait tout cela à Pierrot en le caressant distraitemment de ses mains blanches et Pierrot oubliait, au contact de son idole, qu'il n'était qu'une vulgaire statue perchée sur un socle. Que voulez-vous, à force d'écouter la grisante plainte d'amour, il finissait, l'innocent, par se prendre tout bonnement pour le héros de sa jolie maîtresse !

Colombine, encore alanguie par ses songes, renversait souvent sa tête exquise sur le dossier du banc et s'endormait au chant monotone des abeilles. Ce répit permettait alors au pauvre garçon de rêver tranquillement à son tour, car Pierrot aussi se complaisait toujours au même rêve, imaginant, chaque fois, qu'il descendait sans bruit du piédestal et contemplait longuement l'adorée avant de se pencher sur elle, jusqu'à sentir, de plus en plus près, la soyeuse caresse de ses cheveux de nuit. Pierrot respirait avec délices les boucles noires en regardant palpiter dans le cou d'albâtre délicatement veiné, la petite artère bleue qui rythmait la vie de Colombine, la petite artère qui ne palpiterait plus dorénavant que pour lui. Et Pierrot mêlait son haleine à celle de Colombine, frôlant de ses lèvres les lèvres entr'ouvertes. Ses baisers flottaient en neige impalpable sur la petite artère bleue, sur le cou d'albâtre, sur les cheveux de nuit embaumée, sur les paupières de soie, sur les longs cils recourbés et sur Colombine tout entière, tel un voile tissé de subtiles tendresses. Pierrot, enfin, soulevait doucement la belle assoupie, comme on prendrait un petit enfant très fragile et très précieux et l'emportait, serrée contre son cœur, jusqu'au bout du monde.

Le bout du monde, selon lui, était un pays enchanté, une espèce de paradis inexploré, une île merveilleuse inconnue des humains. Dans cette île semée de forêts accueillantes et sillonnée de sources claires, les fleurs s'inclinent pour saluer sa bien-aimée, les oiseaux pépient de joyeuses ritournelles et les étoiles chantent en chœur, tandis que le vent joue d'incomparables symphonies en passant par des grottes de limpide cristal. Ils habiteraient un palais de marbre rose où d'invisibles harpes charmeront le sommeil de Colombine. Elle s'éveillerait sur la poitrine de Pierrot, lui

sourirait gentiment en le reconnaissant... et se blottirait à nouveau dans ses bras. Pierrot sourira aussi. Les deux cœurs battront désormais à l'unisson, tandis que la brise odorante des forêts bercera sans fin leur amour car ils demeureront, à jamais ensemble, au pays enchanté, loin des hommes et de leurs vains soucis. Plus tard, de gentils petits Pierrots et de charmantes petites Colombines viendraient couronner leur ineffable bonheur.

L'espoir de Pierrot était évidemment impossible comme la plupart des rêves. Lui même d'ailleurs le sentait bien puisqu'il inventait des raisonnements boiteux pour se justifier. « La vie, pensait-il, est déjà d'une platitude écœurante ; vaudrait-elle vraiment la peine d'être vécue sans le piment des rêves ? Et puis, il n'a jamais été défendu, que je sache, d'avoir de l'imagination ! »

Cependant, dans ses moments de lucidité, Pierrot trouvait la réalité fort cruelle, hélas, parce qu'elle lui rappelait son impuissance ; parce qu'elle lui démontrait, sans phrases, l'ironie de sa situation, la vanité de ses projets, l'inanité de son amour. Il souffrait alors, désespérément, d'être condamné à rester toujours immobile, une main sur le cœur et la face tournée vers la lune indifférente, la lune qui, tous les soirs, se moquait bien de lui et de ses rêves. L'expression « malheureux comme les pierres » doit, peut-être, dater de ce temps-là.

III

« Mais — me direz-vous — il semble qu'on avait parlé d'une soubrette dans cette histoire. Où est-elle ? Qu'est-elle devenue ? Se serait-elle envolée en fumée, elle aussi, comme les rêves du pauvre Pierrot ? Que ne

vient-elle effacer de son joli sourire, la tristesse de ce conte ? » Justement, voici Lison. Elle est mignonne à croquer, blonde comme les blés, légère comme une hirondelle, fraîche comme un matin d'Avril, timide comme une colombe. Des yeux pervenche et une taille de guêpe. Contrairement à toutes ses congénères, elle est sage et n'a pas d'amoureux. Oui, elle est sage, je le répète, et même très sage. Il faudra bien s'y résigner !

« Comment être sage quand on est une jolie soubrette légère comme un oiseau, fraîche comme un matin d'Avril et qu'on s'appelle Lison ? Tout cela n'a guère de sens, vraiment ! »

— Si fait pourtant ; Lison était sage parce qu'elle aimait. L'amour, vous le savez, a un visage multiple ; il peut être, selon les natures, souriant ou passionné, serein ou douloureux, léger ou tourmenté. Chez Lison, il devenait grave, profond, recueilli. On comprenait, en la voyant, qu'il l'avait complètement possédée et métamorphosée. En effet, à part l'amour, rien ne comptait pour elle. Lui seul était indispensable à sa vie. Que voulez-vous, il y a ainsi beaucoup d'êtres qui sont faits pour aimer. Ce sont, d'ordinaire, les pitoyables victimes d'un sentiment douloureux, avide, insatisfait, car un destin peu enviable les condamne, la plupart du temps, à se consumer dans leurs propres feux. Il y en a d'autres, par contre, qui semblent avoir été créés pour être aimés. Ce sont des gens charmants, coquets, souriants. Ils se chauffent paisiblement aux flammes qu'ils ont allumées ; ils reçoivent tout et ne donnent rien. On les croirait presque incapables de souffrir. Ceci, évidemment, n'était point le cas de la soubrette. Lison avait trop de passion pour appartenir à la catégorie des gens heureux et, par malheur, celui qu'elle aimait sans mesure, en aimait une autre. Pourrait-on ne pas être sérieuse et triste dans ces conditions ?

Maintenant, autant vous dire, tout de suite, le nom du méchant garçon qui faisait pleurer les yeux pervenche : c'est Pierrot.

— Eh quoi, la jolie soubrette aimerait une statue?

— Comment, c'est un marbre qui ferait souffrir Lison?

— Vous vous moquez, peut-être, et nous ne croirons pas un mot de cette plaisanterie. Voudrait-on, par hasard, nous faire prendre des vessies pour des lanternes?

Non, je ne moque point. Non, je n'ai pas le cœur à plaisanter. Non, je ne veux pas vous faire prendre des vessies pour des lanternes · on peut très bien se laisser émouvoir par une statue, je vous assure. Allons, ne souriez pas d'un air sceptique. Il suffirait plutôt de bien observer autour de soi pour constater le nombre effarant de femmes qui préfèrent chérir une image au lieu d'un homme. Mais oui, parfaitement, une image abstraite, parée de toutes les qualités et dont elles ont fait leur idéal, car les âmes sensibles, vous le savez mieux que moi, les âmes sensibles sont pareilles à ces velours soyeux qu'un rien froisse irrémédiablement. Certaines d'entre elles doivent, peut-être, pressentir la douleur de se donner à un être qui ne les comprendrait guère et voilà sans doute pourquoi Lison aimait, de toutes ses forces, un pierrot de marbre. Mais Pierrot, lui, aimait Colombine à la folie et Colombine, hélas, soupirait après une chimère !

Quand sa maîtresse n'avait plus besoin d'elle, vite, vite, la soubrette se sauvait au jardin pour tenir compagnie au bien-aimé. Elle s'agenouillait devant lui, afin de lui raconter son amour et le monologue de Lison ressemblait à une prière tellement elle y mettait de ferveur. Les boucles de blés d'or avouaient souvent

à Pierrot combien on le trouvait charmant, séduisant, spirituel. Les yeux pervenche lui disaient la tristesse d'être seule au monde, incomprise et d'aimer sans retour. Elle lui confiait, la pauvre petite, jusqu'à ses moindres pensées. Ennuis, soucis quotidiens, rêves, détresses, espoirs, projets, tout cela était offert à Pierrot comme un bouquet de tendre mélancolie et, lorsque son cœur trop lourd débordait parfois, il lui arrivait de sangloter doucement aux pieds de celui qu'elle adorait. Mais les larmes qui coulaient des jolis yeux meurtris laissaient Pierrot de glace. Seule, Colombine l'intéressait ; il n'avait que faire des pleurs d'une femme de chambre !

Pauvre Lison ! Voilà ce qu'elle obtenait, en échange de son amour ! Voilà ce qu'elle récoltait pour avoir eu trop de cœur et pas assez de cervelle, car enfin, avouez-le, s'il lui restait un grain de bon sens, n'aurait-elle pas cherché à se consoler ailleurs ? Ce ne sont point les bons partis, après tout, qui manqueraient à une aussi belle fille. Et tenez, sans aller très loin, prenez, par exemple, le majordome de madame : un homme digne, sensé, pondéré ; un monsieur qui, à force d'économies, avait amassé pas mal d'écus. Eh bien, le majordome de madame, lui-même, ne demandait pas mieux que de convoler en justes noces avec Lison. Pensez donc à l'honneur qu'il faisait à la petite soubrette sans le sou, d'autant plus qu'il parlait de « s'établir rentier », tout de suite après la bénédiction nuptiale. Ah, si Lison l'avait écouté, elle serait, à présent, une jolie bourgeoise entourée d'affection, de rires d'enfants et du respect du voisinage. Mais non, mademoiselle ne voulait rien entendre, mademoiselle faisait la difficile, mademoiselle tenait à souffrir encore, figurez-vous, sous prétexte que le galant était **chauve** et légèrement ventru. Je vous demande un peu ! C'est

Pierrot qu'il lui fallait ; à la rigueur, elle se serait peut-être laissé fléchir par un prince s'il ressemblait à Pierrot avec ses yeux tendres et ses poses pamées. Comme si les princes épousaient des bergères !

C'est bien simple, on peut être sage et manquer totalement d'esprit. Ainsi, voyez Lison : elle était pure, amoureuse d'un songe et ne savait pas calculer. Bref, vous pouvez le constater vous-mêmes, l'infortunée subrette possédait tout ce qu'il fallait pour ne pas réussir dans la vie.

IV

Mais il y a fort longtemps, n'est-ce pas, que je ne vous ai parlé de Colombine ? La jolie veuve, vous en souvenez-vous, la jolie veuve souhaitait ardemment rencontrer celui qu'elle devait aimer pour toujours. Par bonheur, l'espoir de Colombine ne fut pas déçu, car l'homme de ses rêves arriva effectivement à l'improviste.

C'était par une après-midi d'automne mauve et jaune sur fond grisaille. Sous un ciel biffé de nuages, la lumière se faisait plus douce, plus estompée, tel un discret rappel de caresses défuntes. Dans les charmilles endeuillées, tombait la neige mélancolique des feuilles mortes qui planaient lentement dans l'air, comme à regret, avant de rejoindre leurs sœurs, sur la frileuse allée couverte d'un manteau d'or sombre. Sur les branches dépouillées, se balançaient des nids déserts et le silence des jardins en devenait presque tangible.

Colombine, cet après-midi là, se sentait nerveuse contrairement à son habitude. Elle avait les mains glacées, la tête brulante et son poulx battait la breloque. Une espèce d'angoisse la serrait à la gorge, lui donnant

l'étrange envie de rire et de pleurer à la fois. Pour changer d'idées, elle descendit dans le parc. Le grand air, pensait-elle, lui ferait certainement beaucoup de bien.

Dans le parc, elle se trouva soudain, nez à nez, avec un inconnu. L'inconnu accompagnait, par hasard, un voisin de Colombine venant rendre visite à sa voisine. Tout cela, jusqu'ici, est parfaitement normal ; mais ce qu'il y a d'étonnant, dans cette histoire, c'est l'incompréhensible distraction de Colombine. En effet, la jeune femme paraissait ignorer la présence de son vieil ami. Elle ne pouvait détacher ses yeux des beaux yeux de l'étranger et l'étranger semblait lui-même, fasciné par elle car l'amour, sans crier gare, faisait brusquement irruption dans leurs vies. Il se déclara cependant, avec une telle violence, qu'ils en furent, durant un long moment, comme pétrifiés.

Colombine, jusqu'ici, avait rencontré les sourires fugitifs du plaisir. A partir de cet instant inoubliable, elle connaissait le visage grave du bonheur. Des coups précipités martelaient encore sa poitrine d'une exquise peine tandis qu'une immense plénitude commençait à l'envahir. Il était enfin venu, le prince charmant, exactement tel qu'on le désirait. Il lui avait souri et, avant même qu'il n'ait prononcé une parole, elle l'aimait déjà de toutes ses forces. L'inconnu parlait d'ailleurs merveilleusement. C'est, du moins, l'avis de Colombine et, pourtant, je peux vous certifier qu'elle ne saisissait pas une phrase de ce qu'il lui racontait. Les amoureux comprendront.

Arlequin,—c'est le nom du mystérieux inconnu—retourna souvent, par la suite, faire sa cour à la petite veuve. Colombine le recevait chaque fois, en tête à tête, au jardin. Un beau jour, il lui fit tout bonne-

ment sa déclaration sous la statue de Pierrot. Elle l'écouta, extasiée et muette. A-t-on besoin de paroles quand on aime ?

Notre coquette aurait voulu, ainsi, écouter son amant pendant des heures mais le ciel, déjà sombre ce jour-là, finit, entretemps par se couvrir tout à fait. Un éclair vibra au loin, annonçant l'orage ; quelques moineaux attardés poussèrent des petits cris d'angoisse et les grands arbres agitèrent furieusement leurs chevelures. Arlequin prit alors Colombine par la taille et tous deux, en riant, coururent se réfugier sous la tonnelle.

V

Pierrot, torturé par une douleur indicible, demeura désespérément seul, les yeux levés au firmament. Sur le visage de marbre, aucun muscle ne bougea. Les lèvres livides souriaient toujours, les mains inertes n'eurent pas la moindre crispation et pourtant une épouvantable tourmente grondait dans son cœur lourd.

Mais l'averse tomba bientôt au secours de Pierrot baignant son visage de larmes apaisantes. Quelques unes tremblaient encore au bord de ses paupières lorsqu'Arlequin et Colombine profitant d'une éclaircie revinrent à la charmille, afin de mieux sentir, disaient-ils, les parfums de la terre mouillée et de l'herbe lavée. En réalité, ils aimaient simplement l'endroit de leur premier aveu. Colombine, malgré la fraîcheur, portait une robe fort décolletée qui découvrait sa jolie nuque à frisois où Arlequin venait de déposer ses plus ardents baisers. Ils bavardaient tendrement en se tenant par la main quand une goutte d'eau déborda de l'œil de la statue et coula glacée sur la douce épaule tiède de Co-

lombine qui se leva en frissonnant. La désagréable sensation lui fit lancer un regard bien dur à son pauvre amoureux transi. Il lui parut tout à coup, très laid et guère amusant, je vous le garantis ; aussi décida-t-elle sur le champ de s'en débarrasser au plus vite. Que voulez-vous, cette présence silencieuse, derrière son banc, l'agaçait maintenant comme une indiscretion.

La tempête, ce soir-là reprit de plus belle, mais Colombine l'ignorait. Elle savourait la joie infiniment exquise d'être seule avec l'homme aimé près d'un joli feu de bois.

Au matin, ils étaient encore ensemble, entrecoupant leurs mots de baisers quand soudain Lison, très pâle, vint avertir sa maîtresse que la foudre, pendant la nuit, avait démoli la statue de Pierrot. Seul, le piédestal demeurait intact. Les amants ne parurent même pas l'entendre. Ils échangèrent un autre baiser, puis Colombine demanda tranquillement son chocolat et déjeuna, ma foi, de fort bon appétit.

L'oraison funèbre de Pierrot fut brève : on donna l'ordre de jeter ses restes. Pauvre Pierrot ! Il n'était plus, désormais, qu'un passé révolu, impitoyablement balayé tel un joujou hors d'usage, brisé par un caprice d'enfant. De toutes façons, à quoi pourraient servir, je vous le demande, des morceaux de marbre cassé ?

La soubrette cependant refusa d'obéir. Elle monta les débris, un à un, jusqu'à sa chambre, appela en cachette un marbrier et fit pieusement restaurer la statue. Pierrot, dorénavant, appartenait à Lison et Lison qui l'aimait plus que jamais, lui dédiait, comme autrefois, la fraîcheur de ses sourires, les caresses de ses jolis yeux pervenche et l'incomparable douceur de ses tendres confidences ; mais Pierrot continuait de garder la tête haute. Il préférait, semble-t-il, examiner le plafond

plutôt que de jeter un seul regard à la malheureuse enfant !

*
**

Quant au piédestal resté intact au jardin, il supporte, à présent, une délicieuse statue de l'AMOUR.

Vous étiez prévenus, n'est-ce pas que cette histoire était vieille comme le monde et pas du tout morale ?

LISETTE ENOKIAN



LA DEMOCRATISATION DE L'UNIVERSITÉ

O n parle souvent, et depuis longtemps, mais jamais tant que depuis la Libération, de « démocratiser » l'Université. Qu'entend-on par là, et quels problèmes soulève cette augmentation des effectifs scolaires résultant de l'accroissement de la natalité? Démocratiser l'Université, c'est rendre accessible à tous les jeunes gens, d'où qu'ils viennent, à quelque milieu qu'appartiennent leurs familles, et si minimes que soient leurs ressources pécuniaires, tous les degrés de l'enseignement, à condition qu'ils montrent, évidemment, les aptitudes correspondantes. De très gros efforts ont été faits depuis huit ans, en France, pour y parvenir, et l'on peut dire que les barrières, qui, naguère encore, se dressaient devant la jeunesse pauvre et l'empêchaient de s'élever, sont abaissées. A la vérité, il y a longtemps qu'elles n'arrêtaient plus qu'un très petit nombre de jeunes gens, car les bourses étaient d'un accès facile, avant que la gratuité des études ait été étendue. Mais il ne suffit pas d'offrir; il faut encore que ceux à qui l'on offre acceptent, et c'est là un aspect fort important du problème: dans quelle mesure ceux qui bénéficient des dispositions nouvelles des lois et décrets régissant l'enseignement montrent-ils de l'empressement ou de l'hésitation, si ce n'est même de la répugnance à s'engager dans les voies récemment ouvertes devant eux?

A la fin des études primaires — à quatorze ans — 31,3% des enfants prennent un travail immédiat, commerce, industrie ou artisanat. Restent donc les deux tiers environ des jeunes gens qui vont continuer leurs études. 21,3% entrent en apprentissage, soit dans les écoles spéciales, soit dans les entreprises. 20,7% vont suivre l'enseignement du second degré (anciennement appelé « secondaire », c'est-à-dire lycées et collèges, mais aujourd'hui, le second degré comprend aussi des établissements spécialisés). De ces 20,7%, 5,7% choisissent les études classiques, 11% l'enseignement technique, 1,6% l'enseignement agricole. Les statistiques sont muettes sur le choix de 14,1% de ces jeunes gens. Les derniers chiffres publiés, et qui sont ceux que l'on vient de citer, se réfèrent à l'année scolaire 1949-50. Si on les compare à ceux des trois années précédentes, on constate une diminution progressive importante du nombre d'enfants prenant un travail immédiat, et un accroissement considérable des enfants qui se sont dirigés vers l'enseignement moderne. Il est possible que le marché du travail ait exercé une influence sur ce mouvement; il n'est cependant pas douteux — l'importance des chiffres le montre — que des adolescents, de plus en plus nombreux, poursuivent désormais leurs études au-delà du terme de la scolarité obligatoire, fixé, rappelons-le, à quatorze ans par les lois nouvelles. Les statistiques montrent encore, comme on pouvait le prévoir, que ce sont les populations rurales parmi lesquelles se recrutent le moins les élèves poursuivant leurs études secondaires.

Mais cette poussée du nombre correspond-elle à une véritable « démocratisation »? Ici encore les statistiques sont éloquentes. La majorité des élèves dans les établissements du second degré est composée de fils de fonctionnaires (32,6% dans le cycle classique, 23,3% dans

le cycle moderne) ; de chefs d'entreprise ou personnes exerçant des professions libérales (38,3% dans le classique, 16,8% dans le moderne), et d'employés de commerce ou d'industrie (17,3% et 20,5%). On ne compte que 6,1% de fils de cultivateurs dans le cycle classique, 9,6% dans le moderne, que 14% de fils d'ouvriers et d'artisans dans le classique, mais au contraire, 28,5% dans le moderne. Rien n'apparaît dans ces chiffres qui puisse surprendre ; ils attestent ce que l'on pourrait appeler le « conservatisme » des familles françaises où les fils se montrent enclins à suivre le chemin tracé par les pères.

Si l'on passe à l'examen des statistiques fournies par l'enseignement supérieur, ces conclusions se trouvent encore renforcées. D'après le Bureau Universitaire de Statistique, sur 1.000 étudiants relevant de l'enseignement supérieur, 173 sont fils ou filles de fonctionnaires, 164 de chefs d'entreprises, 42 de hauts fonctionnaires, 41 de propriétaires agricoles, 160 d'employés ou fonctionnaires (cadres), 52 d'artisans, 76 de propriétaires, rentiers ou sans profession, 109 de fonctionnaires subalternes, 22 d'ouvriers. On ne compte donc que 2,2% de fils d'ouvriers parmi les étudiants. Et ceci montre bien qu'en dépit des facilités offertes à la classe ouvrière, la « démocratisation » de l'Université ne fait guère de progrès.

Les bourses cependant ont été grandement augmentées, en nombre et en importance : en 1935, il y avait 3.295 boursiers dans les facultés, soit 5% des étudiants ; en 1950, il y en avait 15.232, soit 11,8% et le taux annuel moyen des bourses était passé de 3.200 f. à 76.700 f. Les étudiants affirment pourtant que ce n'est pas l'augmentation du nombre des boursiers qui peut résoudre le problème, mais bien l'octroi d'un pré-salaire, c'est-à-dire d'un système de prêts et d'aide, d'al-

location d'études. Le fait est qu'une autre statistique montre que présentement 27% des étudiants sont des enfants uniques. Faut-il en conclure que dans les familles nombreuses, on considère (et non sans raison, hélas) qu'il est téméraire de laisser les enfants s'aventurer sur des chemins qui mènent plus souvent à de cruelles déceptions qu'à l'aisance? Mais il ne faut pas oublier non plus qu'à l'heure actuelle 10% des étudiants sont mariés, et que 7% ont des enfants... Problèmes délicats, parfois même douloureux que ceux-là. L'Université fait un peu peur à ceux qui n'ont point passé par l'enseignement supérieur : les chefs de famille n'osent encourager leurs enfants, même lorsqu'ils montrent de brillantes qualités d'esprit, à poursuivre des études longues et difficiles jusqu'au delà de vingt-cinq et même vingt-sept ans. On n'ose point les en blâmer. La prudence a toujours été une vertu française, et les documents publiés par le Bureau Universitaire de Statistique montrent que cette vertu n'est pas morte et que la France n'est point tellement révolutionnaire que que certains le disent.

J. ERNEST-CHARLES





“LA SAGESSE ÉTERNELLE”

DE

MISKAWAYH

Le caractère gnomique de la langue arabe a été souvent souligné : l'accumulation des diverses fonctions significatives dans le même vocable, le jeu délicat des particules, les multiples ressources de la syntaxe donnent à l'expression un pouvoir en quelque sorte incantatoire et permettent d'exprimer certaines idées avec une remarquable densité (1). La meilleure forme dans laquelle se concentre un tel pouvoir est évidemment la sentence courte, l'apophtegme, le proverbe qui veut, en une expression lapidaire, exprimer « la sagesse des nations ».

(1) « D'elle-même la langue arabe coagule et condense, avec un certain durcissement métallique, et parfois une réfulgence hyaline de cristal, l'idée qu'elle veut exprimer, sans céder sous la prise du sujet parlant qui l'énonce. C'est une langue sémitique, occupant donc une position intermédiaire entre les langues aryennes et les agglutinantes; et si dans les autres langues sémitiques, la présentation de l'idée est déjà, pour des raisons de texture grammaticale, elliptique et gnomique, discontinue et saccadée, en arabe, la seule qui subsiste comme langue de civilisation, ces traits s'aggravent encore, l'idée jaillit de la gangue de la phrase comme l'étincelle du silex. » Massignon, *Les trois prières d'Abraham*, Seconde prière, Paris 1935 pp. 36-37. Cf. également du même auteur *L'Arabe, langue liturgique de l'Islam* dans les Cahiers du Sud, août-septembre 1935, pp. 71-76, et *Comment amener à une base commune l'étude textuelle de deux cultures : l'arabe et la gréco-latine*, dans le Bulletin de l'École des Hautes Etudes, 1943.

Dès la période antéislamique on trouve de ces expressions à l'emporte-pièce. Le Coran lui-même est rempli de courtes phrases ciselées qui se gravent facilement dans la mémoire et qui ont forcé non seulement l'adoration des croyants devant la « Parole de Dieu » mais aussi l'admiration de ceux qui sont sensibles au charme du verbe et à son pouvoir d'évocation.

Très tôt la littérature gnomique, « sentencieuse », a pu se développer parce qu'elle répondait au génie arabe. Le hadith, recueil des « faits et dits » du Prophète présente un excellent exemple de ce genre littéraire. Aussi ne s'étonne-t-on pas de voir certaines phrases de ce hadith servir de motifs de décoration sur les linteaux des portes, les frises des murs, le dos des meubles, les châtons des bagues ou même, calligraphiées et encadrées, d'ornements dans les salons.

Après le Prophète, c'est Ali qui a su le mieux exprimer cette puissance du verbe. Ses discours et ses sentences sont jusqu'à nos jours le modèle du parler concis et ferme, exprimant à la fois une pensée religieuse toute remplie de Dieu et des sentiments humains chevaleresques.

Puis la société musulmane quitta la simplicité des premières années : elle s'organisa politiquement, socialement, culturellement. Il y eut bientôt une cour, des califes et des vizirs. La vie sociale, plus raffinée, multiplia ses exigences, avec tout son cortège de gens avides de réussir en gagnant la faveur des princes ou en dressant des embûches à leurs ennemis. Le contact avec la Perse à la civilisation raffinée, les voyages dans l'Inde lointaine, pays de sagesse et de mystère, découvrirent aux Arabes d'autres aspects de l'activité des hommes. Enfin la sagesse grecque, celle des Pythagore, des Socrate, des Platon et des Aristote apporta aux fils d'Ismaël, épris de savoir, une nouvelle vue des

choses où semblait s'incarner la raison humaine. Il résulta de tout cela un approfondissement de l'expérience humaine, l'élaboration d'une sagesse pratique à l'égard des hommes et des événements.

Le génie de la langue arabe, même quand celle-ci était maniée par des Persans arabisés, trouva là ample matière pour offrir aux hommes un code de « vie heureuse » et de bienséance. Nous voudrions précisément présenter aujourd'hui à nos lecteurs un ouvrage que vient d'éditer un infatigable ouvrier de l'humanisme arabe moderne, M. Abd El-Rahmân Badawî, intitulé « La sagesse éternelle » (*al-hikma l-khâ-lida*) du célèbre historien Miskawayh (2). L'ouvrage est d'autant plus intéressant qu'il ne se contente pas, comme nous allons le voir, de recueillir les sentences de la sagesse arabe, mais qu'il entend puiser également — en s'exprimant toutefois en arabe — ,aux sources indiennes, persanes et grecques.

*
* *

L'auteur, son époque et son œuvre

Commençons d'abord par situer l'auteur et son époque. Nous sommes au quatrième siècle de l'Hégire, c'est-à-dire au dixième siècle de l'ère chrétienne. C'est le siècle d'Avicenne, de Birouni et de toute une pléiade d'hommes éminents qui, groupés autour des princes ou

(2) Dans la collection *Islamica* de l'auteur (*Dirâsât islâmyya*), tome 13 Le Caire 1952, 64 pages d'introduction et 382 pages de texte. L'Introduction, très fouillée, nous a été d'un grand secours pour la rédaction de cet article. Elle contient une abondante bibliographie. Une omission cependant : l'importante thèse de doctorat de M. 'Abd El-'Aziz 'Ezzat, *Ibn Miskawayh. Sa philosophie morale et ses sources*, Le Caire, 1946 (en arabe).

des gouverneurs des provinces, amis des sciences et des arts, nous ont laissé des documents de première valeur sur la civilisation arabe et persane de l'époque.

A la vérité, nos connaissances directes concernant la vie de Abou Alî Miskawayh (3) sont plutôt maigres. Deux sources principales nous renseignent sur lui : Tawhîdî, dans son célèbre ouvrage, *al-Imtâ' wal-moâ-nasa*, nous le décrit à sa manière : précise, incisive et assez méprisante ; et Yâqout, dans son classique ouvrage biographique, *Irshâd al-arîb*. Ibn abî Osaybi' ne lui consacre que quelques lignes.

A partir de ces renseignements épars, on peut donner les grandes lignes suivantes de sa vie. Il est né en Perse vers 330/941, peut-être d'origine zoroastrienne, si l'on en croit Yâqout, seul cependant à rapporter ce détail. Ce qui ne laisse pas d'étonner, étant donné que pour d'autres convertis célèbres, comme Ibn al-Moqaffa', Ibn al-Khammâr ou Ibn Rabbân al-Tabarî, les auteurs ne manquent pas d'insister sur leur conversion à l'Islam. Toujours est-il qu'il étudia la grande Histoire de Tabari avec un des amis de ce dernier, Abou Bakr Ahmad ibn Kâmel, les « sciences des Arabes », en particulier la logique et la médecine avec Ibn al-Khammâr et semble avoir fait dans cette dernière science des progrès remarquables puisqu'il reçut le surnom de « Second Hippocrate ».

Pendant sept ans, il fut attaché à Ibn al-'Amîd, le célèbre vizir de Rokn al-Dawla, prince bouyide, qui le prit comme bibliothécaire, — ce qui lui valut le surnom d'al-Khâzen, le Conservateur. Il s'acquitta consciencieusement de sa tâche puisqu'il réussit un

(3) M. Badawi adopte l'appellation Miskawayh sans Ibn, se ralliant à l'opinion de Margoliouth.

jour à sauver la bibliothèque d'un incendie qui avait failli tout anéantir.

A la mort d'Ibn al-'Amîd en 360/970, il servit son fils Abou l-Fath, surnommé « l'homme aux deux capacités » (*dhou l-kifâyatayn*) parce qu'il était à la fois habile dans la politique et dans les lettres. Miskawayh mourut en 421/1031.

Nous avons donc à faire à un homme mêlé aux grands de ce monde, au courant de leurs misères et de leurs grandeurs. Était-il lui-même doué d'une grande perspicacité et savait-il, à l'instar d'un Saint-Simon, observer finement les personnages multiples qui défilaient devant lui ?... L'image que nous en donne Tawhîdî n'est pas très flatteuse. Il le trouve dépourvu d'esprit philosophique et, malgré sa longue fréquentation d'un esprit aussi distingué qu'Ibn al-'Amîd, il ne sut tirer de lui aucun profit intellectuel, occupé qu'il était à poursuivre les chimères de l'alchimie. Au demeurant intelligent, bon poète et bon prosateur. Malheureusement il était, nous confie Tawhîdî, avare et ne mettait guère en pratique les beaux traités de morale qu'il écrivait... Analysant ce texte, M. Badawî s'indigne et conclut, un peu sévèrement à notre avis, que Miskawayh s'occupait d'alchimie parce qu'il était avide de gagner de l'argent et qu'au surplus c'était un hypocrite qui ne mettait pas en pratique ce qu'il enseignait. Pourquoi, mon Dieu, supposer tant de noirceur chez un homme qui n'eut peut-être que le tort d'être un peu faible ?...

Jusqu'ici trois ouvrages quasi-classiques étaient surtout connus de Miskawayh : son histoire générale, intitulée les *Expériences des nations* (*tajârob al-omam*), un livre de morale intitulé *Tahdhîb al-akhlâq*, enfin un ouvrage doctrinal *al-fawz al-asghar*. Le premier dénote chez Miskawayh une tendance critique

assez rare chez les premiers historiographes arabes. A l'encontre de son illustre prédécesseur Tabari, dont le principal souci était d'accumuler les matériaux, Miskawayh essaie de donner une structure organique à son Histoire, écartant délibérément de son récit les miracles et les faits extraordinaires comme étant trop singuliers pour servir de modèles aux hommes. Il estimait que l'histoire ne devait pas se contenter de juxtaposer une série de faits, mais qu'elle devait s'efforcer de trouver le lien qui les coordonne.

Son *Tahdhīb al-akhlāq* est un traité de morale où l'influence hellénisante est très marquée. Après avoir défini l'âme humaine et prouvé sa spiritualité, il en analyse les diverses qualités, les vertus et les défauts, et donne au bon musulman de nombreux et judicieux conseils pour le comportement quotidien. Avec le *Kitāb al-adab wal-dīn* de Mawardī et certains chapitres de l'*Ihyā* de Ghazālī, ce traité constitue certainement un des principaux ouvrages de la littérature arabe morale, et il ne faut pas s'étonner de le voir, jusqu'à nos jours, servir de livre de lecture édifiante dans les écoles du Gouvernement égyptien. Quant au *Fawz al-asghar*, résumé d'un ouvrage plus volumineux *al-fawz al-akbar*, aujourd'hui perdu, c'est un petit traité de théologie musulmane abordant les questions classiques : existence de Dieu, création, nature de l'âme, prophétie, etc. (4)

Bien d'autres ouvrages sont attribués à Miskawayh dans les diverses listes de Yāqout, Qiftī ou les catalogues de manuscrits persans. Mais beaucoup de ces livres ne nous sont pas parvenus. Il restait cependant un ouvrage important signalé par ces auteurs, « *Ta*

(4) Ce petit traité a été traduit en anglais dernièrement par Sweetman, *Islam and Christian Theology* Part I, vol. I London 1945 pp. 93-185.

sagesse éternelle » (« Jawidan khirad » en persan, nom qu'il porte quelquefois) que vient précisément de publier M. Badawî.

*
* *

Le testament du roi Hôchang

L'ouvrage commence ainsi : « Livre de la Sagesse éternelle qui contient les maximes des Perses, des Hindous, des Arabes et des Grecs. Donné, par le roi Hôchang, en legs à ses successeurs, traduit de la langue ancienne à la langue persane par Konjour, fils de Isfandiyâr, vizir du roi Irânshahr. Traduit en arabe par al-Hasan ibn Sahl, frère d'al-Fadl ibn Sahl, l'homme aux deux maîtrises, et complété par Ahmad ibn Mohammad [ibn] Miskawayh ». Puis Miskawayh donne les raisons qui l'ont engagé à publier cet ouvrage : tout jeune, il avait lu un livre de Jâhiz, *Istitâlat al-fahm* (aujourd'hui perdu) qui faisait mention de « *La sagesse éternelle* », en donnait quelques extraits et en disait le plus grand bien. Cela poussa Miskawayh à le chercher partout. Il finit par le trouver en Perse chez le « Môbidhan môbadh » i.e. le chef religieux suprême. Il s'aperçut, dit-il, que ce livre avait certaines ressemblances avec des sentences des Perses, des Hindous, des Arabes et des Grecs, bien qu'il fût beaucoup plus ancien qu'eux ; il s'agissait en effet d'un testament de Hôchang, roi qui vivait peu de temps après le déluge. Cela engagea notre auteur à recopier le texte original et à y ajouter tout ce qu'il put trouver chez les peuples sus-mentionnés afin de pouvoir rendre service à la jeunesse, tout en tirant un profit personnel.

Quels sont les personnages ainsi mentionnés ? Hôchang est un personnage légendaire de la littérature persane, considéré comme le premier roi qui introduisit la civilisation. Konjour n'est mentionné qu'ici.

Par contre al-Hasan' ibn Sahl, désigné comme traducteur, est connu : il vécut sous Ma'moun dont il fut un temps le vizir. C'était un écrivain de talent et l'on trouve certains extraits de ses œuvres chez Tayfour, al-Hosrî et Ibn Rabbihi. Ibn al-Nadîm rapporte dans son *Fihrist* qu'il était traducteur du persan à l'arabe, sans mentionner cependant la traduction de *Jâwidan Khirad*.

Quand on compare cette introduction avec des ouvrages du même genre, on s'aperçoit que Miskawayh a sacrifié à un genre littéraire courant de son temps. Le dernier siècle de l'époque sassanide a vu naître, en effet, une riche littérature d'opuscules populaires de morale théorique et pratique qu'on appelait « livres de conseils » (*andarz*) et qui renfermaient des préceptes de sagesse et des règles de conduite attribuées souvent à tel ou tel personnage historique ou légendaire (5). Nous trouvons ici la même mise en scène qu'au début de *Kalila et Dimna*, le célèbre roman d'Ibn al-Moqaffa' où l'on parle de l'envoi de Barzawayh aux Indes pour rapporter ce trésor inappréciable. Ma'moun est également supposé avoir eu un rêve l'engageant à envoyer chercher à Byzance les trésors de la sagesse grecque. Nul doute que la principale source du *Jâwidan Khirad* se trouve dans ces opuscules mentionnés, les *andarz*, originellement en persan.

*
* *

Les maximes des Persans

Comme l'annonce Miskawayh dans sa préface, l'ouvrage comprend, après le testament de Hôchang

(5) Cf. A. Christensen, *Le premier homme et le premier roi dans l'histoire légendaire des Iraniens*. Upsala-Leyde 1934.

(p. 6-22, le *Jâwîdan Khirad* proprement dit et qui a donné son nom à tout le livre), cinq parties distinctes : les maximes des Persans (pp. 26-88), les maximes des Hindous (pp. 89-100), celles des Arabes (pp. 101-208), celles des Grecs (pp. 211-282), celles des musulmans (pp. 285-342), enfin une conclusion (pp. 345-375).

La partie concernant les maximes des Persans les attribue à un certain nombre de personnages : Azarbâz (pp. 26-28), Bozorkmîhr (pp. 29-41), Kabaz (pp. 41-45), Anousharwân (pp. 49-61), le roi Behnam. Tous ces personnages sont connus : Azarbâz était le pontife suprême du zoroastrisme au temps de Shapour II. Bozorkmîhr, sage ministre légendaire de Khostro I chez les auteurs arabo-persans et qui est censé avoir introduit le jeu d'échecs en Perse, est très probablement le médecin Bourzoé. Quant à Kabaz, c'est un roi qui arriva au pouvoir en 488 ap. J.C. et régna quarante ans. C'est durant son règne que surgit Mazdak, le fameux réformateur religieux et socialiste. Il mourut en l'an 531 de l'ère chrétienne.

Mais le plus célèbre de tous est à coup sûr Khosro Anousharwân, « le Juste », « l'homme à l'âme immortelle », le plus célèbre des rois sassanides et le plus populaire (6). Au cours d'un long règne il redonna à son pays la paix et la prospérité. Il commença sa réforme en remédiant aux grands désordres provoqués par les doctrines de Mazdak, faisant rendre aux propriétaires les biens qu'on leur avait confisqués, rétablissant les liens familiaux, rebâtissant les villages en ruines, relevant les ponts détruits, assainissant les finances de l'état par une judicieuse levée d'impôts, réorganisant fortement l'armée. A l'extérieur il reprit

(6) Cf. A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, 2e éd. 1944, Copenhague Paris, pp. 363-440.

la guerre contre les Byzantins, s'empara d'Antioche en 540 et la détruisit. Entre 558 et 561 il parvint à se débarrasser des Hephtalites. Au sud, il étendit son règne jusqu'au Yémen occupé par les Abyssins. Il mourut en 579 A.D.

Anousharwân est resté, dans la tradition orientale, le type du roi juste dont la figure est auréolée de majesté et de gloire. Les auteurs arabes et persans se plaisent à lui prêter un grand nombre de maximes et d'anecdotes qui soulignent son sens de la justice, sa générosité, son intelligence, ses talents d'organisation. Nous en trouvons des exemples dans le *Kitâb al-Tâj* et le *Kitâb al-mahâsin wal-addâd* attribués à Jâhiz, chez Ibn Qotayba, Thâ'âlibî, etc.

Quant au roi Behnam, M. Badawî pense qu'il s'agit de Beïnam ibn Isfandiyar dont Tha'âlibî nous donne un portrait chevaleresque.

Quel est le caractère général des maximes rapportées à ces personnages ? Sans avoir la prétention d'en dégager tous les aspects, soulignons-en quelques uns.

Il y a d'abord une véritable révérence témoignée à Dieu : Hôchang commence ainsi son testament : « C'est de Dieu que tout commence, c'est à Lui que tout finit, c'est lui qui accorde le succès, Lui qu'il faut louer ». Un grand éloge est fait de la sagesse, de la connaissance : « La plus grande grâce accordée à l'homme, c'est, ici-bas, la sagesse, dans l'au-delà, la miséricorde... La plus belle parole de l'homme, c'est sa profession de l'unicité [de Dieu] ». « Le principe de la certitude c'est la connaissance de Dieu ».

Mais la foi ne suffit pas, il faut encore agir : « La science et l'action sont associées comme le sont l'âme et le corps ; l'une ne vaut que par l'autre ». « Ici-bas c'est la demeure du travail, dans l'au-delà, c'est la de-

meure de la récompense ». Puis il y a les conseils de patience dans les épreuves, de calme, de pondération, de prudence. « La ruse vaut mieux que la force, la pondération mieux que la précipitation ». Conseils d'une sagesse un peu bourgeoise pour qui l'héroïsme est une « exagération ». Il faut assurer une vie tranquille et ne pas s'exposer au courroux du roi et à la vengeance des puissants : « L'homme sage doit, en ce qui concerne Dieu, — qu'Il soit exalté — Le magnifier et Le remercier ; en ce qui concerne le sultan, lui obéir et le conseiller ; à l'égard de lui-même, s'efforcer de faire le bien et s'écarter du mal ; envers ses amis, leur témoigner une fidèle affection, leur prêter aide et secours ; enfin à l'égard du peuple s'abstenir de lui nuire et le bien traiter ». Ou bien encore : « Trois choses assurent la joie ici-bas et trois autres l'affliction. Ce qui assure la joie, c'est accepter son sort, agir en obéissant quand on a reçu une faveur, ne point se préoccuper de la subsistance du lendemain. Ce qui provoque l'affliction, c'est une trop grande prudence, l'insistance dans la demande, l'anxiété dans le désir ».

D'ailleurs la vie est bien précaire et il ne serait pas sage de se fier à ses aspects heureux : « Si la paix t'est familière, méfie-toi des dommages ; si tu jouis d'une bonne santé, attriste-toi de l'épreuve : c'est là où tu vas aboutir ». Note un peu pessimiste que l'on retrouve quand il s'agit de stigmatiser le sot ou l'ignorant : « Il y a un mal incurable : une sottise innée ». « Huit traits caractérisent l'ignorant : il se fâche sans raison, donne sans motif, se fatigue mal à propos, ne distingue pas son ami de son ennemi, confie son secret à des personnes qui n'en sont pas dignes, se confie à ceux qu'il n'a pas éprouvés, estime les sots et les déloyaux, bavarde à tort et à travers ». Fas d'antiféminisme : « La femme vertueuse est la colonne de la

religion, l'édification de la maison et une aide dans l'acceptation [de son sort] ». Enfin de bons conseils aux rois pour què leur gouvernement assure le bonheur à leurs sujets. En voici un à titre d'exemple : « Le roi doit agir selon trois qualités : retarder le châtimeut quand il est sous l'empire de la colère, récompenser sans tarder ceux qui font le bien, se montrer circonspect devant les événements. En effet, en retardant le châtimeut, il laisse place à un pardon possible ; en s'empressant de récompenser, il encourage ses sujets et ses soldats à obéir, enfin en se montrant circonspect devant les événements, il se donne le temps d'examiner les diverses opinions et de découvrir ce qui convient le mieux ».

*
* *

Les maximes des Hindous

Les maximes attribuées aux Hindous ne sont pas nombreuses : à peine une dizaine de pages sur un recueil qui en comprend près de 400. De plus elles sont impersonnelles, aucun nom d'auteur n'étant cité. Détail curieux et qui montre une tournure d'esprit déterminée : la quasi-totalité de ces sentences commencent de la même manière : « Il y a quatre sortes de personnes qui... » ce nombre de sortes de personnes pouvant varier de 2 à 10, avec une majorité cependant pour le nombre trois. Quelques exemples donneront une idée de ce genre : « Trois sortes de personnes doivent recevoir un châtimeut exemplaire : le criminel qui s'attaque à l'innocent, l'indiscret qui va à un repas où il n'a pas été invité, celui qui demande avec insistance à des amis des choses qu'ils sont incapables de lui donner ». « Trois sortes de personnes doivent agir avec circonspection, persévérance et réflexion : celui qui entreprend l'ascension d'une haute montagne, celui qui

désire réaliser un projet important, enfin celui qui veut distinguer le bien du mal en vue d'agir selon le bien qu'il aura trouvé ». « Trois sortes de personnes désirent des choses absolument inaccessibles pour elles : le pécheur endurci qui espère la miséricorde, l'envieux qui voudrait que tous ceux qu'il envie disparaissent, celui qui désire être immortel dans un monde voué à la destruction ». Enfin, « Il y a quatre sortes de personnes avec lesquelles il ne faut ni plaisanter, ni rire : le puissant qui occupe une charge importante, le savant ascète, l'homme vulgaire au caractère bas, le triste endeuillé ».

*
* .

Les maximes des Arabes

La troisième section est consacrée aux Arabes. A tout seigneur tout honneur : l'anthologie commence comme il se doit par des paroles célèbres du Prophète. Nous signalons plus haut leur concision et leur forme lapidaire. Donnons-en quelques exemples. « *Al-mar'u biakhîhi* », deux mots signifiant littéralement : « l'homme par son frère », ce qui veut dire : l'homme ne peut vivre d'une manière vraiment humaine qu'avec le secours de ses frères, les autres hommes. Ou bien : « *Tahâdû tahâbbû* » : faites-vous des cadeaux mutuels, votre affection mutuelle croîtra. Et encore une expression qui exprime un thème courant dans la littérature arabe : « *Tadâyaqî, tanfarijî* » : à force d'empirer, une situation finit par s'arranger, ou, selon le proverbe occidental : « après la pluie, le beau temps ». « *'Al-harbu khod'atun* » : la guerre consiste à tromper. « Dès qu'un homme meurt, on estime sa valeur ». « L'insistance n'est louable que dans la recherche de la science ». « Heureux qui dépense tout ce qui lui reste d'argent et garde tout ce qu'il a comme paroles ». « Sus-

pends ton fouet là où les tiens peuvent le voir ». « Que Dieu nous préserve d'une prière qui n'est pas exaucée, d'un cœur qui manque de révérence, d'une science inutile ». « Qui a un enfant, qu'il devienne jeune avec lui ». « Le fort est celui qui se maîtrise ». « L'amour est aveugle et sourd ». On demande au Prophète un jour : « Quels sont les actes les plus méritoires ? » — « C'est, répondit-il, d'apporter la joie à ton frère, de dissiper son chagrin, de lui donner à manger quand il a faim ». « Celui qui se rend compte qu'il a fait une mauvaise action fait une bonne action ».

Après le Prophète, voici 'Ali, dont l'éloquence est proverbiale : « Le tristesse de la solitude assure à la puissance une plus grande durée que l'agrément de la présence ». « Le don fait à l'ignorant ressemble à un parterre de fleurs sur un dépôt » ». « Toute chose devient précieuse quand elle est rare, sauf la science qui devient précieuse quand elle est abondante ». « L'avare est un pauvre qui chôme ». « La bonne intention c'est de ne mettre ton espoir qu'en Dieu et de ne craindre que ton péché ». On interroge 'Alî sur la nature du bonheur, il répond : « Celui-là est heureux qui mange du pain de froment, qui boit de l'eau pure et trouve une ombre propice pour s'y réfugier ».

Après le Prophète et 'Alî viennent une série d'autres plus ou moins connus : califes, vizirs soufis, etc.

Ce qui frappe dans cette anthologie c'est son caractère décousu. On se demande pourquoi aucun choix n'a présidé à la disposition des maximes : on passe des maximes des mystiques à celles des Arabes de la Jahiliyya puis de nouveau aux mystiques comme si la disposition de l'ouvrage était due au pur hasard. On serait tenté de croire qu'il y a eu des additions ultérieures au fur et mesure qu'on trouvait de nouvelles sentences. Mais pourquoi demander à un livre du di-

xième siècle une disposition qui répond à nos préoccupations d'hommes du vingtième siècle ?...

*
* *

Les maximes des Grecs

La partie la plus intéressante de « la Sagesse éternelle », du point de vue influence entre l'Orient et l'Occident, est celle qui est consacrée aux Grecs. On sait le périple parcouru par les trésors intellectuels de la science antique : fermeture de l'École d'Athènes en 529 par Justinien, exil de savants grecs en Iran, fondation de Gundishapour où savants grecs et nestoriens collaborent, constitution d'un corpus judéo-greco-syriaque qui sous les Abbassides fut en grande partie traduit en arabe à Bagdad. Cet apport massif de la sagesse grecque, où les tendances néo-platoniciennes de l'École d'Alexandrie étaient très visibles, éblouit au premier abord les auteurs musulmans qui s'en imprégnèrent profondément. Les Mo'azilites trouvèrent dans la doctrine aristotélicienne un instrument pour défendre leur foi contre ses agresseurs (7) et même quand ils combattirent l'apport grec, les théologiens musulmans comme Ash'arî durent lui faire sa part.

Cette littérature, très vaste, est très complexe car nous n'avons pas affaire uniquement aux œuvres authentiques de Platon et d'Aristote, mais à toute une série de pseudépigraphes que les disciples de ces auteurs avaient accumulés et qu'ils prêtaient généreusement à leurs maîtres. Il y eut des pseudo-Empédocle, des pseu-

(7) Nous nous permettons de renvoyer à L. Gardet et Anawati, *Introduction à la théologie musulmane*, Paris (Vrin) 1948, pp. 44 et 59.

do-Pythagore et des pseudo-Aristote sans compter les confusions que l'on faisait parfois entre Platon et Plotin. De plus, la découverte de cette sagesse grecque qui, sur certains points, concordait si bien avec l'enseignement révélé, poussa certains philosophes musulmans à concevoir la connaissance comme provenant d'une même source de lumière par deux voies différentes : la voie des Prophètes et celle des philosophes. Et l'on n'eut aucun scrupule à vouer aux philosophes anciens une vénération sans borne et à les considérer comme des « privilégiés » de Dieu. Que l'on lise par exemple comment Sharastânî dans ses *Milal* présente les premiers philosophes de la Grèce.

L'étude de ces œuvres multiples et enchevêtrées a attiré depuis longtemps l'attention des orientalistes qui ont publié les principaux ouvrages où se trouvent des renseignements bio-bibliographiques ou technologiques sur cette littérature : le *Fihrist* d'Ibn al-Nadîm (édité par Flügel), le '*Oyoun al-anbâ*' d'Ibn abî Osaybi'a (édité par Muller), le *Mafatih al-'oloum* de Khwarizmî (édité par Vloten), les '*Ta'rikh al-hokama*' de Qiftî (édité par Lippert), les '*Rasâ'il Ikhwân al-safâ*' (édités par Dieterici), etc.

Steinschneider a consacré un ouvrage très précieux à l'ensemble des traductions faites par les Arabes et tout récemment Meyerhof a étudié le passage de l'École d'Alexandrie après l'Islam à Bagdad. De même on a compulsé soigneusement certaines œuvres arabes qui donnent, en traduction, des extraits des auteurs grecs, comme « Les paroles spirituelles dans les sentences grecques » de Abou l'Faraj Hindo, mort en 420/1029, les *Milal wal Nihal* de Shahrastânî, les '*Oyoun al-akhbâr*' d'Ibn Qotayba, le '*Iqd al-farid*' d'Ibn 'Abd Tabbihi, le *Zahr al-adâb* de Hosri, les ouvrages de Jâhiz, etc.

De grands progrès ont été faits dans ce domaine et des orientalistes de valeur — nous pensons à MM. Walzer, Lévi Della Vida, Gabrieli, Lewis, le *Warburg Institute* de Londres avec son *Plato arabus*, MM. Rosenthal, Grünebaum, le P. Kautsch qui continue l'œuvre du P. Bouyges à Beyrouth, etc. — poursuivent actuellement cette tâche dont les travaux d'édition de M. Badawî constituent une des plus intéressantes réalisations. Mais revenons à nos maximes grecques telles que nous les présente Miskaway.

*

* *

Une série de sentences sont d'abord attribuées à Hermès, Diogène et Ptolémée. Puis une espèce de testament — recommandation (*wasiyya*) — de Platon à son disciple Aristote (pp. 217-219) comportant une cinquantaine de lignes dont l'original est probablement syriaque. C'est un Platon qui semble d'ailleurs singulièrement christianisé et qui donne des conseils qu'un Père de l'Eglise signerait volontiers : « Connais ton Dieu et ses droits... Il ne faut pas te contenter de vivre vertueusement, il faut encore t'assurer une mort vertueuse. Pense que la vie et la mort ne sont vertueuses que dans la mesure où tu acquiers le bien... Ne sois pas sage seulement de bouche mais également par les actes, car la sagesse par la parole demeure ici tandis que la sagesse par l'action demeure dans l'au-delà... Prépare à tout instant tes provisions de voyage, tu ne sais pas à quel moment il te faudra partir... N'abandonne pas ce qui est bien pour un plaisir passager... ».

Suit une recommandation d'Aristote à Alexandre (pp. 219-225) qui avait été déjà publiée par le P. Shaykho dans le *Machriq* et qu'il joint à son recueil de « *Traité inédits d'anciens philosophes arabes musul-*

mans et chrétiens » (Beyrouth 1911) (pp. 35-40). Bien entendu, c'est un pseudépigraphe.

Les « vers d'or » de Pythagore

Disons encore un mot des célèbres « Vers d'or » de Pythagore et que les Arabes ont connus après les Anciens. On sait qu'il s'agit de fragments anciens concordant avec des sentences d'Hésiode, des maximes de Chrysippe, d'Androcide, de Philolaüs, etc. avec, pour certains passages, des traces d'orphisme et d'Empédocle. Le texte arabe en avait été publié également par le P. Shaykho dans le recueil cité (pp. 59-64).

Ces vers ont eu une grande vogue chez les auteurs arabes. Ibn al-Nadîm les mentionne dans son *Fihrist* et ajoute qu'ils ont été appelés ainsi parce que Galien les avait écrits en lettres d'or. Ibn Abî Osaybi'a ajoute que Galien les récitait et les étudiait tous les jours. Honayn ibn Ishâq en a donné le texte dans ses *Nawâdir al-falâsifa*. Leclerc dans son *Histoire de la Médecine arabe* traduit un commentaire trouvé dans un manuscrit de l'Escurial. Le texte arabe fut publié pour la première fois par Elichman en 1640 d'après le manuscrit de Miskawayh de Leyde.

*
* *

Le Tableau de Cébès

Beaucoup plus important est le texte du *Tableau de Cébès*. Il s'agit d'un dialogue entre Cébès, compagnon de Platon et un certain Héraclès (8) qui lui de-

(8) Dans la version grecque, le vieillard n'est pas nommé; mais au § 4, Cébès s'étant écrié : « par Héraclès », le traducteur arabe a pris cette exclamation pour une appellation et a donné le nom d'Héraclès à l'interlocuteur de Cébès.

mande de lui expliquer le sens d'un tableau placé dans un temple consacré à Saturne (Zohal). Voici la description de ce tableau : « On y avait dessiné une enceinte qui en renfermait deux autres, l'une plus grande que l'autre. Nous vîmes que la première avait une porte où se trouvait une foule considérable d'hommes. A l'intérieur de cette enceinte, il y avait un grand nombre de femmes. Près de cette porte se tenait un vieillard qui faisait à la foule des hommes des signes incompréhensibles [pour nous] ».

Un long dialogue s'engage à la manière des dialogues platoniciens et dont le thème roule sur la conduite que doit tenir l'homme intelligent pour assurer son bonheur et échapper aux maux qui se trouvent dans le monde.

Ce dialogue, dont l'original grec existe, a d'abord été attribué à Cébès le Thébain, disciple de Philolaüs le Pythagoricien et mentionné par Xénophon comme venu à Athènes avec Simmias pour suivre les leçons de Socrate. Dans le *Phédon* il a le rôle principal avec Socrate et laisse paraître un esprit philosophique. Dans le *Criton*, il est prêt, avec son ami Simmias, à sauver à prix d'argent Socrate de prison. Xénophon le mentionne dans ses *Mémorables*. Une tradition qui ne se trouve que chez des écrivains postérieurs (Aulu-Gelle, Lactance et Macrobe) rapporte que ce fut lui-même qui racheta d'esclavage Phédon, sur le conseil de Socrate.

Le Tableau est mentionné de diverses façons chez les Anciens : les uns (par exemple Tertullien) l'attribuent à Cébès, sans spécifier qu'il s'agit de Cébès le Thébain ; d'autres le considèrent comme un disciple de Socrate, par exemple Diogène-Laërce, qui mentionne comme autres œuvres : *La Semaine* et *Phrynicos*, renseignement reproduit par Suidas qui l'intitule « Discours de ce qui se passe aux enfers ».

Enfin, tel que nous le connaissons, il est attribué par Lucien et Chalcidius à Cébès, mais ils ne lui donnent pas l'épithète de socratique.

En 1560 H. Wolf, se basant sur la critique interne, émit des doutes sur l'authenticité de l'ouvrage : certains passages ne concordent pas avec l'âge de Socrate, par exemple la citation d'un passage des *Lois* de Platon, ouvrage écrit dans son extrême vieillesse. De plus la tendance de l'ouvrage est stoïcienne. Ce qui confirme la non-attribution à un Cébès disciple de Socrate, c'est en effet la tendance philosophique de l'auteur. La mention élogieuse de Pythagore ne suffit pas à en faire un pythagoricien et les épreuves données comme arguments en faveur de cette attribution sont d'un emploi trop général pour servir d'appui à cette hypothèse. L'image des deux routes qui s'ouvrent devant l'homme n'est pas non plus spéciale à la doctrine pythagoricienne. D'autres tentatives pour rattacher Cébès aux Eléates (Jerram), à Platon (Casaubon), aux Cyniques (Chassang) ont été réfutées.

Par contre les arguments en faveur du stoïcisme sont très sérieux : estime de la science, le bonheur dépend de la connaissance du bien et des maux ; ce que le vulgaire appelle des biens ou des maux, la vie, la mort, la santé, la maladie, les richesses, la pauvreté, ne sont en eux-mêmes ni des biens ni des maux. Même dédain à l'égard des lettres et des fausses sciences auxquelles se livrent les mathématiciens, les géomètres, les astrologues et les critiques. Leurs études sont, aux yeux de Cébès, inutiles. Aussi l'illustre historien de la philosophie grecque, Zeller, conclut-il : « Malgré ce que l'ensemble a d'incolore, il est impossible de méconnaître dans le reste de cet écrit les idées d'une époque postérieure qui trahissent le caractère stoïque de la morale et la polémique contre la fausse cultu-

re ». (9) Avec Praechter on peut aller plus loin. Cet ouvrage fut écrit par un stoïcien au temps de Panœtius ou de Senèque soit vers la fin du Ier siècle après J.C.

La première édition du texte grec est due à Constantin Lascaris (à Venise vers 1494). Depuis, plus de 119 éditions en ont été données, beaucoup accompagnées de versions latines (on compte une vingtaine de celles-ci). Il y a six versions françaises, trente allemandes, six anglaises, neuf italiennes, deux espagnoles, deux hollandaises, une danoise, une russe, une tchèque, une magyare et une turque.

Le texte arabe a été édité quatre fois (sans compter l'édition de M. Badawî) : par Elichmann et Saumaise à Leyde en 1640, avec les texte grec et latin ; par Pablo Lozano y Casola à Madrid en 1793 ; par Suavi Effendi à Paris en 1873, simple copie de l'édition précédente ; enfin par René Basset, en 1898 à Alger, texte établi sur les manuscrits de Paris, du Vatican et d'Oxford, accompagné d'une traduction française, de notes comparatives avec le texte grec, et d'une excellente Introduction à laquelle nous sommes redevable des détails donnés ci-dessus.

*
* *

Le reste de la partie consacrée aux auteurs grecs contient : une Histoire sur Socrate (pp. 265-266), des recommandations d'Aristote à Alexandre (pp. 266-267), des pages d'*adab* (pp. 268-269), enfin des recommandations de Platon aux jeunes, traduites par Ishâq ibn

(9) *La philosophie des Grecs*, trad. Boutroux, t. III, Paris 1884, p. 226, cité par R. Basset, *le Tableau de Cébès*, Alger - 1898, p. 17.

Honayn (pp. 270-282) et que le P. Shaykho avait déjà publié dans ses *Traitéés inédits* (pp. 52-59).

*
* *

Maximes des Musulmans

Enfin la dernière partie de l'ouvrage est consacrée aux maximes des « musulmans modernes » (pp. 283-342), les unes sans indication d'auteurs (pp. 285-292), d'autres attribuées à Ibn al-Moqaffa' (pp. 293-327), d'autres de Fârâbî (pp. 327-342). Une conclusion (pp. 345-367), où toutes sortes d'auteurs sont cités, termine l'ouvrage.

*
* *

Dans la longue et très intéressante Introduction à cet ouvrage, M. Badawî signale les divers manuscrits où se trouve le texte édité : ils sont au nombre de 14 : Aya Sofya 4304, Bibliothèque Nationale de Paris 3957, Vaticane 408, Leyde 381, Le Caire Tal'at 4419, Le Caire. Bibl. Nat. 6171, Bodléenne Cat. ms or. 2,1 p. 576, Selim Agha 748, Faydullah 1587, 'Asher 2*286, Aya Sofya 1747, 2098, Hamidiyye 1447, Mossoul 30, 115 Peshavar 746.

A cette liste exhaustive des manuscrits originaux, M. Badawî signale qu'il faut ajouter les extraits que l'on trouve dans des ouvrages comme le « *Yatîmat al-sultân* d'Ibn al-Moqaffa', le *Montakhab siwân al-hikma*, les manuscrits des Vers d'or, etc. Enfin M. Badawî donne une description détaillée des manuscrits qu'il a utilisés pour son édition, sans toutefois indiquer les critères de son choix. Ces manuscrits sont : Bibliothèque Nationale du Caire 672, 1966, 6171 ; Le Caire

Tal'at 4419; Leyde 381; Paris Nationale 3957; Vaticane 408.

Les quelques aperçus que nous venons de donner sur le *Jâwidan Khirad* auront montré, nous l'espérons, l'intérêt que présente cet ouvrage pour la compréhension d'une mentalité et d'une civilisation, comme pour suivre les échanges culturels entre civilisations différentes. Aussi faut-il savoir gré à M. Badawî de nous avoir donné ce nouveau témoignage de son activité dans le domaine de l'édition des textes classiques.

G.C. Anawati o.p.



LA VIE LITTÉRAIRE

Aspects de la nouvelle poésie Française

Situer la poésie par rapport à une époque, telle semble être la tâche la plus ardue que puisse assumer le critique conscient des diverses tendances qui l'ont animée ou qui lui donneront un nouvel essor. Deux excellents écrivains n'ont pas craint de dresser un inventaire des multiples courants qui font l'étonnante richesse de la poésie contemporaine. Marcel Béalu présente une *Anthologie de la Poésie Française depuis le Surréalisme* (1), tandis que Jean Rousselot nous offre un *Panorama Critique des nouveaux poètes français* (2), ouvrages qui se complètent, bien que les desseins auxquels ils répondent soient diamétralement opposés. L'un s'efforce de consacrer en quelque sorte un passé poétique relativement récent, et dont il est malaisé de prévoir s'il sera aussi important et aussi significatif que celui qui l'a précédé ; l'autre, au contraire, tend à découvrir les forces dominantes qui orienteront la poésie de demain.

Une anthologie suppose au départ un choix, une prise de position qui n'est pas sans prétendre avoir un caractère définitif — c'est bien là son avantage et son danger, — et celui qui prend la responsabilité de faire voisiner des noms d'auteurs vivants, connus, sinon célèbres, sait à l'avance les reproches qui pourront lui être adressés : partialité, jugements anticipés, défaut de discernement. Mais Marcel Béalu n'est pas un ti-

(1) Editions de Beaune, Paris 1952.

(2) Editions Pierre Seghers, Paris 1952.

moré, et c'est pourquoi il a évité de se limiter à certains poètes qui ont déjà conquis une large audience, comme Robert Desnos, Henri Michaux, ou René Char ; il en a délibérément « accueilli » d'autres moins remarquables, mais d'une égale valeur, tels Maurice Blanchard, Francis Ponge, ou Louis Emié. D'ailleurs ne nous prévient-il pas dans sa préface :

« Nous avons seulement essayé le plus objectivement possible (c'est-à-dire en choisissant des textes non pour la défense d'une thèse pré-établie, mais, au contraire, à cause de leur différenciation), de rassembler les diverses voix poétiques des vingt-cinq dernières années. A travers cette synthèse le lecteur attentif pourra ausculter le cœur d'une époque bien déterminée : la nôtre. »

Placé sous le signe de la liberté du langage, ce livre est très riche en enseignements. Chaque poète y tente d'exposer sa conception de la poésie. Ainsi pour Antonin Artaud (1896-1948), c'est le cri de vie et d'amour qui importe, en marge de toute littérature. Pour Joé Bousquet (1897-1950), « la poésie n'est pas un attribut du poème, elle est l'horizon dans l'âme de ce qu'on ne voyait aspirer qu'à la mort ». Henri Michaux (1899), lui, écrit pour « se parcourir ». Francis Ponge (1899) « relève le défi des choses au langage ». Robert Desnos (1900-1945) croit plus au poète qu'à la poésie. Malcom de Chazal (1902) s'applique à « transmettre la vie dans les mots ». René Char (1907) voit dans le poème « l'amour réalisé du désir demeuré désir ». Patrice de La Tour du Pin (1911) semble y déceler une forme de bonheur. Enfin Jean Rousselot (1913) affirme que « la poésie est avant tout une *manière d'être* ». Autant

d'explications que nous retenons parmi une vingtaine d'autres moins clairement formulées, mais tout aussi valables.

Rousselot, en se proposant d'analyser l'effort individuel ou collectif d'un grand nombre de poètes plus ou moins jeunes, et dont la renommée s'étend souvent bien au-delà des « chapelles » littéraires, n'a certainement pas oublié sa propre définition de la poésie. Nous ne pouvons que lui en savoir gré, puisque son ouvrage est l'un des plus vivants qu'on ait jamais lus sur ce sujet particulièrement difficile à traiter, plein de pièges, passionnant, et où il courait le risque de se montrer trop enthousiaste ou injuste à l'excès. Mais il nous avertit dans son introduction.

Nous ne prétendons pas prouver que ces poètes « remplacent » d'ores et déjà leurs devanciers illustres, mais qu'ils apportent un grain « nouveau » au moulin de la poésie éternelle.

Les grandes lignes directrices de ce « panorama » partent d'un même point d'origine : le *double héritage* que tient la poésie actuelle de René Char, « l'héraclitien surréaliste », et de Robert Ganzo, « le mallarméen cosmique ». Entre ces deux pôles d'attraction, l'arc poétique est tendu à l'extrême, que ce soit vers une *impossible pureté* (de Jacques Baron à Ivan Goll), vers une *éternelle révolte* (de Raymond Queneau à Henri Pichette), vers une *rhétorique nouvelle* (de Pierre Emmanuel à Claude Vigée), ou vers une quête de connaissance d'ordre supérieur (de Jean Cayrol à Loys Masson). Parallèlement à ces sources d'inspiration caractéristiques, Rousselot indique par des titres de chapitre comme « A hauteur d'homme » (de Lucien Becker à Alain Borne) ou comme « Peut-il y avoir une poésie matérialiste ? » (de Guillevic à Armen Lubin)

l'importance que revêt à ses yeux une poésie moins orgueilleuse, plus humaine, fraternelle, aussi sincère que noble. Que l'on ne se méprenne pas ! Rousselot ne cherche pas à restreindre le lyrisme de chaque auteur à une simple manifestation intérieure dont il s'agirait de déterminer la spécificité ou un certain degré d'authenticité, mais il souhaite apporter aux diverses tendances qu'il étudie une justification sinon logique, du moins éthique. Et c'est grâce à cette profonde probité intellectuelle, toujours respectée, même quand il malmène l'œuvre d'un auteur au talent manifestement artificiel que Rousselot parvient à dominer l'ampleur des thèmes qu'il développe avec une singulière maîtrise. Voilà un ouvrage qui servira de guide aux historiens de l'avenir, leur permettant de ne pas s'égarer en vain dans les dédales d'une poésie qui est constamment en état de renaissance.

Quelles conclusions tirer des vastes horizons que nous ouvrent les livres de Marcel Béal et de Jean Rousselot ? Les poètes contemporains situés selon leurs mérites seront-ils dans vingt ans comparables à ces Mallarmé, Péguy, Saint-Pol-Roux, Apollinaire, Valéry, Claudel qui ont conquis de haute lutte une apparence d'éternité ? Il est sans doute trop tôt pour se prononcer, le meilleur des juges étant encore le temps. Mais les perspectives qu'ils créent nous assurent que la poésie, en se renouvelant, à l'inverse des autres arts, n'est pas en période de crise. Et cela convaincra les esprits les plus sceptiques.

JEAN-CLAUDE IBERT

Un Anniversaire

Le dix-huit novembre 1922, mourait le plus grand romancier que la France eût connu depuis le Flaubert de l'*Education sentimentale*: je veux parler de Marcel Proust. Avec lui s'éteignait un monde qui n'était pas seulement celui de ses paysages familiers, de la société qu'il a dépeinte, des personnages plus vivants peut-être que leurs modèles vivants, et qui semblent évoluer encore autour de nous comme le Narrateur lui-même. Le monde de Proust est davantage que son univers romanesque, si vaste soit-il: c'est un espace intérieur dont la découverte n'est encore que partielle, et qui présente à nos yeux, comme de formidables masses d'ombre, ses secrètes forêts de la lisière desquelles partent d'étroits chemins. Nous entendons le vent dans les hautes branches, une source proche qui bruit: nous croyons apercevoir des trouées, ou reconnaître la piste d'une de ces idées d'autant plus précieuses que nous fûmes toujours incapables de les formuler et peut-être de les penser jusqu'au bout. Cet espace indéfini, dont la mystérieuse frontière touche à la zone contemplative de l'être, est peuplée de puissants courants, traversé, orienté, par des intuitions qui viennent du fond spécifique. Il est plus que l'étendue singulière conquise par l'imagination du créateur, et sur laquelle il règnerait seul, n'y admettant ses lecteurs que sur invitation, et pour le temps d'une lecture. Cet espace non-euclidien de l'intuition est celui-là même du cosmos psychique: autrement dit, et plus simplement, il est *nous*. L'auteur le plus singulier s'abolit dans l'universalité de son œuvre: quand il dit: Je, chaque lecteur croit s'entendre parler.

On connaît le geste de Gide, refusant presque sans le lire le manuscrit de Proust. Il s'en est expliqué lui-

même, assez mal: ce qu'il n'a pas avoué mais qui est patent, c'est l'antinomie de leurs deux natures. Cette première personne prodigieusement *prostituée* (au sens sacré où Baudelaire emploie ce terme, n'hésitant pas à dire que Dieu l'est par essence, puisqu'il est le réservoir commun de l'amour), comment Gide s'en serait-il fait l'écho, absorbé qu'il était par les méandres de son *moi* tout individuel? Qu'a-t-il pensé de la gloire posthume de Proust, tellement éloignée d'être ce qu'il prévoyait sans doute qu'elle serait, une façon pour les snobs de se flatter eux-mêmes; directe au contraire, née de l'amour d'humbles âmes qui trouvaient dans cette œuvre si peu conforme à ses prestiges une réponse à leur propre besoin d'éternité? Que cette gloire ait parfois les irritantes espèces d'un culte, n'est-ce peut-être qu'une confirmation inattendue de la valeur religieuse de l'art qu'elle exalte et dont Proust savait bien qu'il n'existe qu'en se dépassant.

On reprochera à Georges Cattai, auteur d'une récente étude sur Marcel Proust que publie Julliard avec une préface de Daniel-Rops, d'en avoir fait un auteur catholique, ou de s'être proposé par système de déceler dans son œuvre « les traces flagrantes du spirituel, les approches inconscientes de Dieu », selon les mots mêmes du préfacier. En vérité ce reproche n'est valable que dans la mesure où le critique-biographe trahit ici et là les secrets de sa propre prière en vue d'une conversion posthume de Proust. La plupart du temps il a su se garder de ces intentions apologétiques dont on rit si vite aujourd'hui — et quelquefois injustement. Car il est bien vrai que le monde de Proust illustre avec une continuité qui peut être involontaire, mais n'en est que mieux fondée dans l'inconscient, le dogme de la communion universelle où s'articulent dans l'infini tous les destins. C'est même là ce qui frappe le plus dans cette « recherche du temps perdu » qui constitue l'exercice

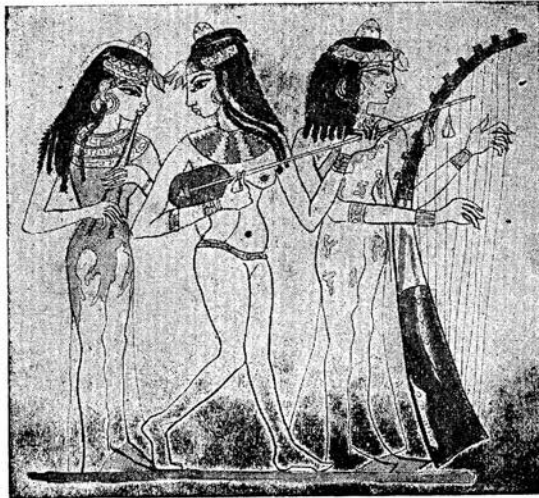
spirituel dont le roman n'est que l'apparence: l'instant intemporel résiste à l'analyse parce que chaque destinée se répercute en d'autres dont à l'inverse elle se fait l'écho. Le souvenir devient alors l'une des formes de l'amour, et la mort est enfin vaincue par le sentiment progressif de l'éternité, lequel grandit avec l'âge parce que l'âge est le lieu apparent de nos rencontres absolues.

Le charme du livre de Cattai tient également à cette conviction intime, qui lui fait pour ainsi dire précipiter d'autres rencontres, intellectuelles celles-ci, dans ses pages constamment éclairées de rapprochements toujours intéressants, et qui parfois bouleversent. Le syncrétisme où l'auteur se complait se justifie quand il l'applique à Proust, dont la richesse psychologique appelle constamment le commentaire ou la référence: la diversité de l'esprit humain, cette diversité dont Proust sut faire le minutieux objet de son étude, découvre, quand elle est examinée jusqu'au bout, son avers qui est l'humaine unité. Une immense érudition, la vigilance émouvante d'une mémoire qui opère chez Cattai comme une faculté de salut éternel, rassemblent les membres épars de la pensée ancienne et moderne dans une symbolique critique dont les extrapolations quelquefois hasardeuses n'excluent ni la solidité ni la force visionnaire.

Le meilleur éloge que l'on puisse faire du *Marcel Proust* de Georges Cattai, c'est qu'il rappelle souvent, par la méthode et les inflexions du style intérieur, l'œuvre de ce très grand analyste que fut Charles du Bos. Il peut sembler paradoxal qu'un effort de synthèse, et de synthèse à tout prix, soit mis en parallèle avec la sinieuse opération de découverte à laquelle se résume, d'un volume à l'autre, l'œuvre de l'auteur d'*Approximations*. C'est que la synthèse s'accomplit souvent à l'extrême d'une analyse longtemps fouillée et qu'elle est moins intéressante, tout compte fait, que la somme des révé-

lations recueillies au cours du cheminement même. Aussi le livre de Cattai n'est-il une biographie que par les nécessités de la critique; une étude critique, que par un consentement temporaire, et parfois impatient, aux lois sacrosaintes du genre; un livre sur Proust, que par la vertu singulière qu'a ce dernier de tendre à l'essence de l'homme en s'approchant de la sienne propre. Ce livre est, en somme, un nouveau fragment de cette recherche passionnée de soi que l'homme poursuit, à travers certains individus d'élection, directement ou par reflet, et qui n'aboutit jamais qu'à rafraîchir l'éternelle question qu'il se pose.

PIERRE EMMANUEL



LA VALSE DES TOREADORS

de J. Anouilh

Lorsque Créon, touché par la grâce enfantine et la séduisante révolte d'Antigone, fit une ultime tentative pour l'empêcher d'aller à sa perte, lorsqu'il lui révéla l'ignominie du frère pour lequel elle se sacrifiait, l'orgueilleuse fille d'Œdipe refusa de se laisser convaincre. Elle avait assumé un total mépris de la vie, et, sincère envers elle-même, elle devait mourir. Mort aussi belle que gratuite, surhumaine autant qu'inhumaine.

Antigone dans la pérennité de son mythe et sa grandeur tragique, inscrit ainsi en tête de l'œuvre d'Anouilh le désir d'absolu de l'auteur, invariablement conduit à un altier mépris de la vie. D'une pièce à l'autre il modifie ses thèmes sans en changer le principe : toujours la même volonté d'être sincère et le refus du mensonge social. Notre époque se trouve reflétée chez Anouilh, en tant qu'âge de la désillusion, et son talent de dramaturge sert à révéler l'inquiétude humaine.

Quelque brillant que soit l'art d'Anouilh, le fond de ses drames — comédies ou tragédies — demeure toujours sombre. Conscient de son génie et soucieux de son art, il traduit dans des personnages d'une vérité psychologique étonnante, toute sa révolte. Cela amène B. Pingaud à dire, parlant des œuvres d'Anouilh : « Ce qui fait leur beauté particulière, c'est précisément cet étonnant mélange de gravité et de frivolité, ce con-

traste entre une technique raffinée, qui frise parfois l'acrobatie, tourne au pastiche, à la charge, et le sentiment de révolte sincère... qui se dissimule derrière le jeu étincelant ».

Le grand dilemme des pièces d'Anouilh se ramène à savoir si l'homme, dans son aspiration au bonheur, peut s'accomoder de mensonge ou s'il doit poursuivre la vérité au risque de s'anéantir. Ceux qui veulent profiter de la vie ont-ils raison ? Ou est-ce plutôt les chercheurs d'un idéal... que la vie se charge toujours d'infirmier ? C'est la vieille antinomie de la raison et du cœur. Qu'advient-il du cœur, source de la sincérité chez Anouilh et qui a une place d'élection dans son œuvre, puisque, à ses yeux, l'amour est la seule justification de la vie ?

*
* *

La « *Valse des Toréadors* », farce en cinq actes, que j'ai vue avec beaucoup de plaisir l'été dernier à la Comédie des Champs-Élysées, est un mélange de verve gauloise et de problèmes sérieux, voir tragiques. L'importance de cette pièce est d'abord dans sa valeur dramatique, mais aussi dans le fait qu'elle se place à mi-chemin dans l'œuvre d'Anouilh et marque une évolution qui s'est faite chez lui ; c'est enfin une pièce où le dilemme humain que nous avons signalé se concentre en un seul personnage, alors que l'auteur oppose généralement les deux principes en des êtres différents.

Le héros s'appelle le Général Saint-Pé. Et il s'agit de savoir lequel des deux aspects de sa personnalité triomphera, ou tout simplement s'ils pourraient s'accorder en lui. Il s'agit donc de savoir s'il fait bon vivre comme le Général, doté d'une vieille mégère, courant les jupes, multipliant les fredaines et écrivant par des-

sus le marché ses mémoires. Ou si c'est plutôt l'autre qui a raison, le « lieutenant Saint-Pé, sorti second de Saumur », qui continue à vivre en lui, qui maintient chez le vieil homme l'idéalisme du jeune. Le Général aime en effet d'un amour platonique, depuis dix-sept ans.

Voyons rapidement le canevas du drame.

Le Général, en retraite, se soumet avec docilité aux tracasseries de sa femme malade, qui est aussi autoritaire, jalouse et acariâtre. Ce ne sont pas précisément les qualités propres à faire le bonheur du mari. Aussi, le général est-il revêché à la vertu domestique appelée fidélité conjugale. Et c'est avec beaucoup de bonne volonté qu'il trompe sa femme, qui le lui rend en scènes de jalousie épouvantables et en le retenant près d'elle par sa maladie. C'est en effet une fausse maladie ou plus exactement un cas de psychanalyse, comme nous l'apprend son médecin, le docteur Bonfant ; « Cette paralysie des membres inférieurs est d'origine purement nerveuse, comme le reste. Le processus mental est très simple : toujours, bien entendu, à la limite du conscient : je ne marche plus pour exciter sa pitié et qu'il ne puisse me quitter. » Le général qui dicte ses mémoires, vit dans le souvenir d'une gloire militaire, tournée, bien entendu, en ridicule comme le langage et les attitudes martiales du héros. Par ailleurs, il se contente presque exclusivement de bonnes. Mais c'est lui-même qui nous apprendra que ces aventures l'attirent autant qu'elles l'ennuient et qu'il le fait surtout parce qu'il a « peur ».

Le gouffre qui s'est creusé entre sa femme et lui n'est pas non plus propre à le rassurer. A l'acte IV, lorsque le mur, qui sépare la chambre de la générale du bureau de son mari, tombe, c'est le mensonge de la

vie conjugale qui est dévoilé, et l'auteur fait une satire très violente du mariage.

La femme s'est dressée sur son lit « cauchemaresque ». Toute pudeur écartée, elle révèle les dessous de sa vie matrimoniale. Un bonheur vite éteint, puis l'insatisfaction, la haine. Impudente dans sa crudité de langage, elle apprend à son mari qu'elle l'a trompé sans vergogne, depuis cette valse des Toréadors, qu'il a un jour dansé avec une autre au bal de Saumur. Le général est prostré : un pilier du personnage s'effondre : le passé conjugal.

Il reste toutefois au général son idylle avec Ghislaine, qui est justement la jeune fille avec laquelle il a dansé cette fameuse valse des Toréadors. Voilà dix-sept printemps qu'ils s'aiment et qu'ils s'attendent dans l'espoir du veuvage du général. Ghislaine est venue s'installer céans dès l'acte I, porteuse de deux lettres qui prouvent la tromperie de Madame Saint-Pé, et qui par suite peuvent enfin libérer le « bien-aimé ». S'ils sont restés jusqu'ici éloignés l'un de l'autre, on comprend vite que la cause en est au mensonge qui s'est introduit dans la vie du général par une fissure : la peur. Il n'a pas voulu quitter sa femme par « peur » de l'inconnu, et par crainte de la faire souffrir. Il n'a pas voulu faire de Ghislaine de Sainte Euverte sa maîtresse, de « peur » d'avoir une nouvelle déception, comme ses expériences le lui ont appris. Or voilà que ce platonisme s'écroule à son tour quand Mademoiselle de Sainte-Euverte se donne, sans se faire trop prier, à un adolescent : Gaston ; le secrétaire du général, que celui-ci n'a cessé de massacrer de ses quolibets pour... son inexpérience des choses de l'amour. Pour comble d'ironie il la séduit en application des principes que le général lui a inculqués quelques scènes auparavant.

Le vieux général qui voit son amour s'effondrer, perd avec Mademoiselle de Sainte-Euverte le dernier refuge d'idéal. Comment pourrait-il maintenant continuer à croire qu'il y a sous son habit, « ... sous ce déguisement de carnaval, un cœur de vieux jeune homme qui attend toujours de tout donner. » ?

Le pauvre homme, qui voit les idées sur lesquelles il a tablé son existence faire place à l'âcre désillusion, dit en fin de compte au docteur, en aveu de son échec : « ... cela ne peut pas, tout de même, n'être que cela la vie ? On aurait dû m'avertir... » et évoquant en marge du roman dont il vient d'être victime, l'amour livresque de certains auteurs, il dit : « Mais leurs amours, leurs fuites, leurs éclats, leurs découvertes prodigieuses, les filles tendres et jeunes qui les aimaient pour toujours, ces fidélités infatigables, ces émerveillements persistants par delà la vieillesse et la mort, et cette joie, cette joie toute simple de ne plus être seuls au monde, d'avoir un petit camarade de lutte silencieux et tendre... ce n'était pas vrai cela non plus, vous croyez ?... »

Voilà mis sous un éclairage psychologique intense le néant intérieur du général ; existence à travers laquelle on perçoit le néant de la vie même et la fatalité qui condamne l'homme à vivre dans une solitude terrible.

Le général est bien réduit, pour éviter d'être seul et d'avoir peur, à se construire un idéal mensonger, ou à accepter de petites joies matérielles non moins illusoires.

Anouilh souligne à l'acte II que ce qui complique l'existence du général c'est son être moral, son âme.

La façon même dont le général essaye de mettre d'accord son âme avec son désir de vivre accentue leur

caractère inconciliable. Il se forge un système simpliste, qui consisterait à faire chaque chose en son temps, puisque les deux sont nécessaires. Les petites bassesses n'empêchent pas d'avoir un idéal et peut-être le rendent-elles plus nécessaire. Anouilh conclut donc ironiquement à l'incompatibilité en un seul être de ces deux tendances humaines.

L'auteur de la « Valse des Toréadors » ne nie cependant pas le bonheur. Le général a eu quelques années heureuses au début de son mariage. Son amour de Ghislaine l'a, pendant dix-sept ans, rempli d'une joie profonde. Mais à quel prix ? Pour un éphémère bonheur conjugal, toute une existence de souffrances. Pour continuer à aimer Ghislaine, il faut le faire dans un absolu contre-nature, parce qu'agir autrement serait se retrouver dans des conditions malheureuses.

Quant au bonheur que lui procurent celles qui ne lui restent pas indifférentes, le général avoue : « C'est mon épouvante de vivre qui me pousse à leur courir après. »

Le pauvre homme est donc dans un labyrinthe inextricable ; s'il se tourne vers le passé, ce passé le trahit ; et le présent, fuit sous ses pas... Il est bien obligé, s'il tient à vivre, d'en arriver à ce scepticisme résigné dont le docteur Bonfant donne l'exemple. La vie continuera alors, suivant le même rythme absurde : entre sa femme qui glapit : Léon !... et une nouvelle femme de chambre. Voilà, semble dire Anouilh, une existence ; vaut-elle la peine d'être vécue ? Doctrine soumise au mépris du mensonge social autant qu'à un scepticisme foncier.

L'ironie et l'humour de l'auteur ne laissent pas de répit à l'illusion. Cependant, le contraste du sérieux et du grotesque, l'élément comique introduit dans des

situations tragiques, gênent parfois le spectateur. Mais il faut reconnaître que le contraste entre les deux genres fait mieux ressortir la pensée du dramaturge et que l'examen des problèmes « graves » se fait plus aisément à la faveur du côté « farce ». Ce qui frappe surtout c'est la parfaite aisance du dialogue et la subtilité du langage. Celui du général est particulièrement savoureux. Soulignons encore l'habileté scénique de l'auteur. Ainsi ce mur qui tombe entre deux pièces et qui fait crouler du même coup le fragile édifice de la convention matrimoniale. Au cinquième acte l'éclairage s'atténue, s'évanouit presque, identique en cela à l'idéal...



Dans la *Valse des Toréadors*, quoique les maigres satisfactions du héros soient tournées en dérision, Anouilh reconnaît implicitement le droit au bonheur. Nous pouvons nous demander dans quel sens il évolue par la suite. Il me semble que ses dernières œuvres, réunies sous le titre de « pièces brillantes », dénotent de nouvelles tendances.

Prenons pour exemple celle qui est peut-être la plus significative : *Répétition*. Elle marque toujours le duel du mensonge et de la vertu, auquel semble se circonscrire la vie, pour Anouilh. Il s'agit, ici, de mondains qui sont amateurs de théâtre, et pour qui le plaisir de vivre se ramène à « donner la comédie ». L'auteur explique, par ce choix, que la vie n'est qu'une farce plus ou moins tragique. Les esprits épris d'absolu dans ce drame, de sincérité, Julien et Lucile qui exigent le bonheur, vont à la défaite, comme toujours chez Anouilh. Le personnage principal, le Comte sait qu'il vit dans l'erreur et il découvre finalement que

la vérité c'est l'amour. Or il n'en continue pas moins à mener une existence factice, celle qui l'a jusqu'ici satisfait.

La nouveauté dans ce drame est que l'auteur est beaucoup moins rigide qu'auparavant, sans rien perdre de son pessimisme. La vie de ces mondains est faite de plaisirs délicats ; et si le mensonge de la société ne peut pas être évité, autant mentir avec élégance, comme le Comte. On voit qu'ici pas plus qu'ailleurs, Anouilh ne se préoccupe de morale. La vieille opposition du mal et du bien ne vaut que par sa soumission au critère de la sincérité, en tant qu'elle se plie aux exigences individuelles. Choisir le mal vaut peut-être mieux que mentir.

*

Ainsi, pas d'issue avec Anouilh : la vérité et la mort, ou la vie et le mensonge. Le plus souvent même, on aboutit dans les deux cas au néant.

On a l'impression très nette que l'auteur se délecte dans la souffrance de ses personnages plus ou moins représentatifs de lui-même. S'il en est ainsi, et s'il use et abuse tant de l'arme à double tranchant qu'est l'ironie exacerbée, n'est-ce pas surtout pour se prémunir contre la tentation de faire comme eux ? Anouilh échappe-t-il réellement à la séduction de vivre, même si la vie est imparfaite ? Le secret est peut-être dans l'amour ; il éblouit Anouilh autant que celui-ci le méprise.

Quelle lointaine blessure jamais oubliée, a-t-elle provoquée chez l'auteur ce terrible manque de confiance en l'homme.

RAOUF KAMEL

GASTON BATY

De nouveau, le théâtre est en deuil. Le seul survivant du « Cartel », Gaston Baty, vient de mourir. C'était le dernier représentant de ces metteurs en scène qui s'affirmèrent aux alentours des années 20 et que l'on appelait « d'avant-garde », mais qui — on le voit bien maintenant — étaient simplement le langage de la vérité contre toutes les formes de l'artifice toujours renaissant. C'est pourquoi cette époque fut grande, dont Jacques Copeau fut l'initiateur et qui s'épanouit dans les théâtres de Gaston Baty, de Charles Dullin, de Louis Jouvet, de Georges Pitoëff ; le « Cartel ». Ce qui peut caractériser le mieux une période aussi féconde, ce sont les efforts conjoints des auteurs et des animateurs pour élargir les frontières du théâtre. C'est là le point de rencontre de tempéraments, d'esthétiques, de talents aussi différents, et dont la diversité même atteste la richesse inaccoutumée du théâtre de ce temps, qu'un éminent critique appelait un jour « le théâtre des années folles »... mais l'on souhaiterait qu'une telle « folie » fût toujours la dominante de l'art dramatique.

A un édifice aussi important, Gaston Baty apporta sa pierre, qui était d'envergure. Il l'apporta avec une ferveur et un enthousiasme que toute sa vie il sut faire partager à ses compagnons de travail. La foi qui l'habitait ne ressemblait-elle pas d'ailleurs à celle de ces compagnons qui, au XIII^e siècle, édifiaient vers le ciel les cathédrales ? Pour lui, le théâtre aussi était une œuvre collective, un spectacle où le rôle du metteur

LES ARTS - LA MUSIQUE

en scène, de l'animateur, était de mettre en valeur tous les éléments du drame. Quelle erreur d'avoir pu penser qu'il sacrifiait le texte, parce qu'au service de ce texte il s'appliquait à mettre le décor, les costumes, l'éclairage, toutes les ressources du théâtre. Les auteurs qui ont travaillé avec lui pourraient tous témoigner qu'il avait pour le texte un respect scrupuleux. Ce n'est pas lui qui se serait amusé à récrire ou faire récrire des pièces. Il disait qu'à chaque ouvrage il fallait donner sa mise en scène appropriée, et sans idée préconçue. Sans doute ses goûts allaient-ils de préférence vers les pièces suggestives et sobres, et rarement vers le verbiage et la redondance. Mais quel homme de théâtre authentique pourrait lui donner tort sur ce point? Le verbiage n'est-il pas essentiellement antidramatique? Quand il s'en prenait à « Sire le Mot », il ne voulait pas dire autre chose. On reconnaît aujourd'hui, heureusement, les fausses interprétations que certaines de ses déclarations — parfois, il faut le reconnaître, imprudentes — ont pu provoquer. Elles n'avaient d'autre intention que de servir les ouvrages qui lui étaient confiés. Et même ne les servait-il pas encore, quand il lui arrivait de dire : « Il faut savoir parfois retrouver sous la pièce qu'a écrite l'auteur celle qu'il a voulu écrire »? Mot profond! Quel auteur peut se flatter d'écrire toujours la pièce qu'il voudrait? N'a-t-on pas dit avec quelque raison : « l'auteur conçoit une pièce, en écrit une autre, les acteurs en jouent une troisième, le public en entend une quatrième »? De toutes ces pièces, qui sont la même tout en étant différentes, n'y a-t-il pas une synthèse à faire, et n'est-ce pas précisément ce que peut tenter le meneur de jeu? Et quand le meneur de jeu s'appelle Gaston Baty, quel gain pour l'art dramatique!

Il avait débuté aux côtés de Firmin Gémier à la Comédie des Champs-Élysées. Gémier, qui s'y connais-

sait en hommes de théâtre, lui avait fait tout de suite confiance : c'est avec lui qu'il créa *Le Simoun* de Lenormand.

Je l'ai connu en 1922 ; il venait de fonder la Compagnie de « La Chimère ». Il groupa autour de lui des auteurs, des comédiens et des techniciens. Lequel des survivants de cette glorieuse époque pourrait se rappeler sans émotion la ferveur et l'énergie qui émanaient de Gaston Baty, et qui ne le quittèrent jamais ? Il fut vraiment un maître de confiance. « L'important, me disait-il un jour, c'est de vouloir plus fort que les autres ».

La Chimère prit son envol sur la petite scène des Mathurins au printemps de 1922. C'est là que fut créée *Martine*, où l'on vit débiter, avec quel éclat ! la toute jeune Marguerite Jamois, ainsi que l'acte d'*Intimité*, la première pièce de Jean-Victor Pellerin.

Cette saison finie, la Chimère demeurait sans théâtre, avec trop peu de ressources pour se permettre d'en louer un. « Nous allons construire une baraque » nous annonça un jour Gaston Baty. Et il réussit, avec quelle folle audace ! à faire édifier sur un terrain vague du boulevard Saint-Germain, en face de Saint-Germain-des-Prés, une grande baraque en bois. La « Baraque de la Chimère » vécut tout le printemps de 1923, mais disparut dès l'automne, avec la chute des feuilles, démontée et vendue — pour payer le passif — à une fabrique d'allumettes.

Mais de cette folle audace, combien fructueux furent les prolongements ! Baty retourna un temps auprès de Gémier, qui venait de prendre l'Odéon. C'est là que j'eus une seconde fois le bonheur de travailler avec lui : il y monta *l'Invitation au Voyage*, avec laquelle il inaugura peu après — c'était en 1924 — sa

direction du Studio des Champs-Élysées. Dans ce tout petit théâtre il passa quelques années. C'est là qu'il trouva notamment le long succès de *Maya*, de Simon Gantillon. Puis, après un court passage au Théâtre Pigalle et une saison au Théâtre de l'Avenue, il s'installa enfin dans un théâtre qui fut vraiment son théâtre, dans cette vieille salle de Montparnasse qu'il sut rajeunir et qui fut pendant tant de saisons un des hauts-lieux de l'art dramatique.

En même temps il était appelé, avec Jacques Copeau, Charles Dullin et Louis Jouvet, à faire des mises en scène à la Comédie-Française, administrée alors par Edouard Bourdet.

C'était peu avant la guerre.

A ce moment commençait déjà à se manifester en lui les premiers symptômes d'un mal — une angine de poitrine — qui rendit douloureuses ses dernières années... Douloureuses, mais non découragées... On put bien penser pourtant quand il céda à Marguerite Jamois la direction de Montparnasse — en 1943 — qu'il allait tourner le dos au théâtre. Ne fut-il pas repris alors par la vieille passion des Marionnettes, pour laquelle il eut toujours une dilection particulière? N'avait-il pas installé, dans son bureau de travail à Paris, une petite scène de Marionnettes? Et ne nous disait-il pas souvent : « Voilà le vrai théâtre! »? La vérité est que cet hommage qu'il rendait ainsi aux petits comédiens de bois n'était nullement en contradiction avec sa passion pour les comédiens vivants. Et, au fond, n'est-ce pas toujours la même source?

Or voilà, alors qu'on le croyait définitivement usé, vaincu par la maladie — les moindres gestes lui coûtaient une peine infinie — qu'il accepta de créer à Aix-en-Provence le Centre dramatique du Sud-Ouest,

dont il fut le directeur artistique. Dernière leçon d'énergie d'un homme qui avait aimé le théâtre comme on respire et s'apprêtait à lui donner jusqu'à son dernier souffle. Le lendemain de sa mort, le Centre d'Aix créait l'adaptation d'*Arden de Feversham* par Lenormand et, pour respecter sa volonté, on ne fit pas relâche. A Aix-en-Provence, ce soir-là, comme au Théâtre Montparnasse à Paris, le public debout dans la salle, les artistes et les techniciens sur la scène gardèrent une minute de silence... Puis la représentation continua...

Ainsi s'attesta que, si Gaston Baty nous a quittés, son nom et sa leçon vivent et vivront. Sa place dans l'histoire du théâtre restera grande, et longtemps on se retournera vers lui comme vers une source authentique, parce qu'il est de ceux qui ont su découvrir, par delà les temps et les modes, ces vérités permanentes par lesquelles le théâtre est ce qu'il est.

JEAN-JACQUES BERNARD





POUR VOS VOYAGES **PRENEZ L'AVION**

L'histoire ne revient pas en arrière, le seul moyen de déplacement commode aujourd'hui, c'est l'avion. Evitez les transbordements inutiles, les attentes interminables, les multiples faux frais.

PRENEZ L'AVION

Ne perdez pas un temps précieux, rejoignez vite les êtres qui vous sont chers, prolongez vos vacances, une seule solution, c'est l'avion.



PRENEZ L'AVION AIR FRANCE

qui vous offre un confort idéal, un service impeccable, une cuisine de grande classe et qui vous amène frais et dispos à destination.

CAIRE : Midan Soliman Pacha - Tél. 25013-14-15
ALEXANDRIE : 3, Rue Fouad - Tél. 23929

en toute agence de voyages

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

LE CAIRE HELIOPOLIS ALEXANDRIE

La Banque émet des Bons de Caisse au Porteur à des conditions favorables. Elle offre en location des coffrets privés installés dans des salles pourvues du conditionnement d'air.

**TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE**

R. C. C. 39

R. C. A. 692

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social: Paris - 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE LE CAIRE

R. C. 255

R. C. 360

PORT-SAID

R. C. Canal 11

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

OUVERTURES DE CRÉDITS DOCUMENTAIRES

LOCATION DE COMPARTIMENTS DE COFFRES-FORTS

Agences en : FRANCE — GRANDE-BRETAGNE
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE — MA-
DAGASCAR — TUNISIE.

Filiale à NEW-YORK : THE FRENCH-AMERI-
CAN BANKING CORPORATION, 31, Nassau
Street.

CREDIT LYONNAIS

R.C. Alexandrie 136 — R.C. Le Caire 2361 — R.C. Port Said 113

Le CREDIT LYONNAIS

a l'honneur d'informer Messieurs les voyageurs à destination de l'Europe qu'il tient à leur disposition :
DANS SES LOCAUX, 19, Rue Adly Pacha et
DANS LES LOCAUX DE L'AEROGARE D'AIR FRANCE, Midan Soliman Pacha, des guichets de change touristique destinés à les renseigner et à effectuer rapidement dans les limites des règlements en vigueur toutes les formalités de Contrôle des Changes ainsi que les **TRANFERTS** ou l'émission des **LETTRES DE CREDIT** qui leur sont nécessaires pour leur séjour à l'étranger.

Sur présentation de leurs passeports, M.M. les voyageurs pourront également se procurer aux mêmes guichets des **BILLETS DE BANQUE FRANÇAIS** jusqu'à concurrence de Frs. 20.000 par personne.

Le **CREDIT LYONNAIS** possède également des guichets de change à **L'AÉRODROME D'ORLY** et à **L'AÉROGARE DES INVALIDES à PARIS.**

Achetez et conservez

notre magnifique numéro spécial

PEINTRES ET SCULPTEURS
D'EGYPTE

CENT PLANCHES HORT-TEXTE

Pour la première fois une vue d'ensemble
de la Renaissance des Beaux-Arts en Egypte
au cours du XXème Siècle.

Un fort volume de 220 pages P.T. 80 - Frs. fr. 800

Le Numéro de luxe sur très beau papier,

tirage limité à 400 exemplaires P.T. 200 - Frs. fr. 2000

LA REVUE DU CAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
3, Rue Nembr, LE CAIRE - Tél. 41586

LE NUMÉRO : 20 Piastres

Abonnement pour l'Egypte: Un An..... P.T. 200
Abonnement pour l'Etranger: Un An..... P.T. 225

LA REVUE DU CAIRE est représentée en France
par les Editions des **CAHIERS DU SUD**
28, Rue du Four, PARIS (VI^e)

PRIX DU NUMÉRO 200.— frs.
ABONNEMENT, UN AN 2000.— frs.

On s'abonne sans formalités auprès des Editions des
CAHIERS DU SUD, 28, rue du Four, PARIS (VI^e)
C.C.P. 10L. 819 à Paris

N. B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures